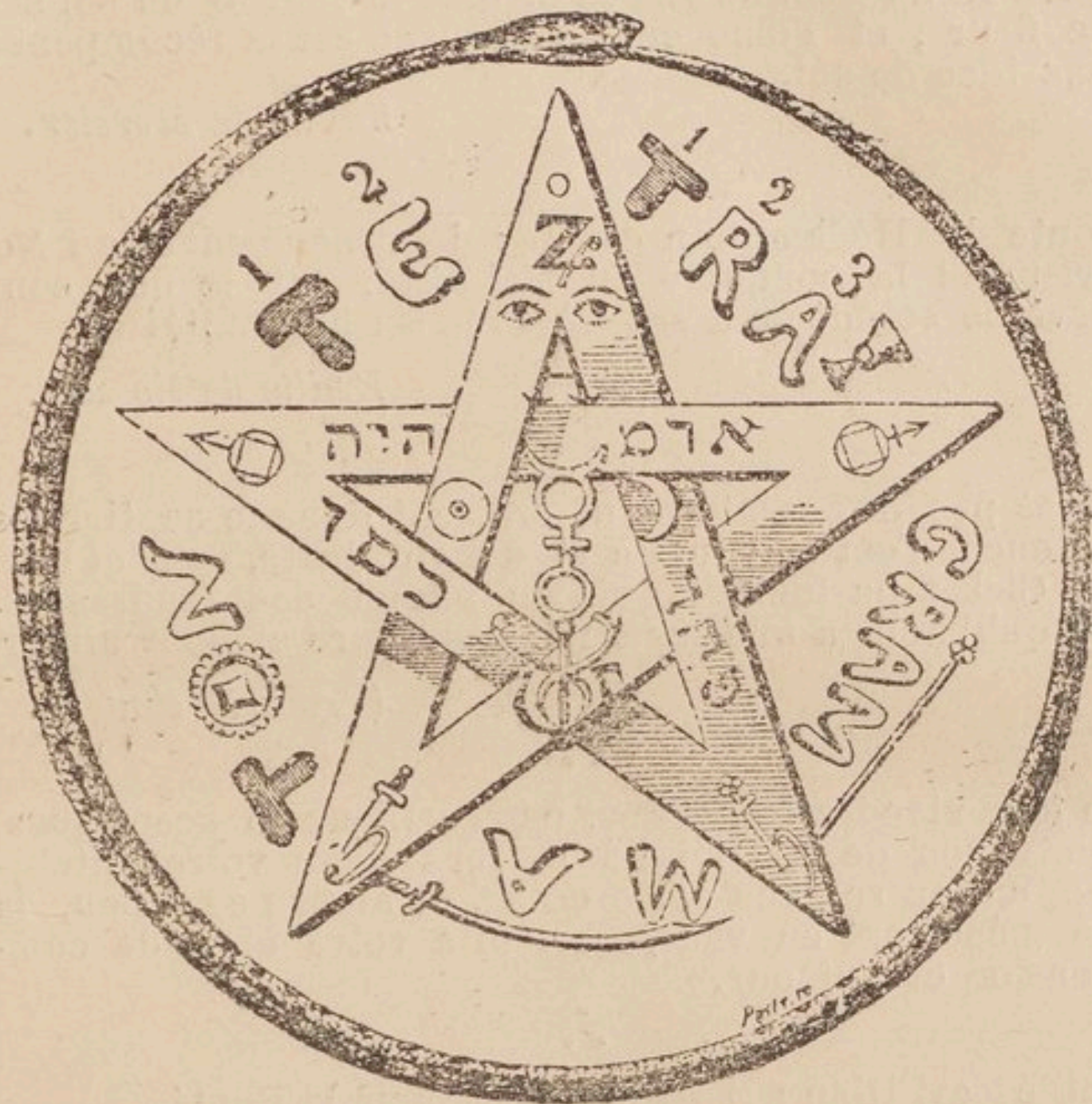


L'ÉTOILE



PENSÉES

La sagesse la plus élevée de la Grèce était contenue dans ce précepte inscrit sur le temple de Delphes : « CONNAIS-TOI TOI-MÊME. » Dans la philosophie védanta de l'Inde, la plus ancienne de toutes les philosophies religieuses du monde, il est dit : « Il n'y a rien de plus élevé que l'acquisition de la connaissance de soi. » Dans le vedanta, le Moi est appelé *le Penseur silencieux* », le ressort le plus

Prière à nos amis de vouloir bien nous envoyer le montant de leur abonnement, les recouvrements par la poste étant toujours difficiles et dispendieux.

intime de la pensée. Découvrir le vrai moi et enlever la rouille des fausses notions qui le recouvre, est le sommet de tout progrès.

Duchesse de Pomar.

..

L'amour qui se donne révèle à la nature la puissance de l'esprit. L'eau féconde de nos larmes fait jaillir du sol ses mille fleurs, et l'innocence retrouvée est la récompense du sacrifice de soi.

Emilie de Morsier.

..

Toute la Rédemption est là : le renoncement au *Moi* inférieur et la conquête du *Moi divin*, par le don sans réserve de soi-même à ses frères et à l'humanité.

Emilie de Morsier.

*
* *

Si les pas des créatures se croisent dans le sentier de l'existence, c'est suivant un plan divin, juste, sage et bon, et le Ciel a parfumé la vie du baume des tendresses, parce qu'il nous a mis sur terre pour vivre et pour aimer.

(Proverbe chinois).

*
* *

Un jour viendra ô égoïstes, ô orgueilleux, ô sceptiques, où un rayon de la Divinité entrera dans votre intelligence, un autre dans votre cœur, et ainsi peu à peu, la vérité pénétrera en vous, enrichira votre être de compréhension et d'amour.

*
* *

L'athée est Dieu s'il vit et meurt pour la Bonté.

A. Jhouney.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

- I. Elévation fraternelle vers Dieu ;
- II. Invocation aux esprits supérieurs ;
- III. Union par les fluides.

Le 7 mars 1894, de midi au soir.

Le 7 avril 1894, de midi au soir.

ALBER JHONEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition ¹

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

*(Siphra Dzénioutha)*CHAPITRE PREMIER *(suite)*

B. — COMMENTAIRE.

La sixième des Séphiroth se nomme Tiphé-reth, la Beauté.

Elle est le centre des Séphiroth, elle est en quelque sorte parée d'elles toutes, et comme revêtue de diverses couleurs.

De là son éclat qui lui a fait donner son nom de Beauté.

Le Vau (ו) de Iod-Hé-Vau-Hé est appelé Tiphé-reth, parce qu'il contient toutes choses, exerce la domination universelle, et se couvre de tous les noms mystérieux et divins.

Tiphé-reth reçoit la puissance de Kéther par Chocmah et Binah, et elle remplit, parmi les Séphiroth inférieures un rôle analogue à celui joué par Kéther entre les Séphiroth supérieures.

Elle est le reflet, la correspondance et la manifestation de Kéther.

Elle constitue l'élément essentiel du Microprosope qui centralise les Séphiroth inférieures de même que Kéther constitue le Macroprosope qui centralise et régit les Séphiroth supérieures.

Le nom divin attribué à Tiphé-reth est le grand nom de Iod-Hé-Vau-Hé, יהוה qui, pareil au tronc d'un arbre, porte les autres noms sacrés tels que ses rameaux et son feuillage.

ALBER JHOUNEY.

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

Religion Messianique ¹

L'ÂME DU SALUT ²

Répudier la luxure (3) c'est chasser l'une des plus sorcières et magnétiques rivales de la Charité et de la Vertu.

Les voluptés de la luxure sont l'attrait éblouissant et violent par excellence que nous offre la matière et elles sont encore sa magie et son impure mystique.

Celui-là donc qui s'est délivré de la luxure, soit par une saine et grave union où les joies de la chair demeurent toujours dociles à la pureté de l'amour moral, union qui est la loi normale de l'Humanité, soit par un absolu renoncement que justifie quelque vocation particulière, celui-là est libre d'une très haute liberté, victorieux d'une éminente victoire.

Il a arraché de soi l'un des plus forts et des plus envahissants parmi les vices.

Il a rompu l'une des étreintes qui l'attachaient le plus puissamment et mystérieusement à la matière.

..

Le vainqueur de la luxure se sent véritablement homme : il a organisé les éléments de son être selon la juste hiérarchie humaine et rangé la bête à l'obéissance.

Même s'il n'a pas la foi, même s'il doute en-

1. Essai offert à la méditation des frères du *Quatrième Degré* de l'Etoile.

2. Voir l'*Etoile* (tous les numéros de février à septembre 1893 et de novembre 1893 à février 1894).

(3) La luxure est le vice qui embrasse tous les dérèglements de la chair, depuis ceux qui matérialisent l'amour naturel, par l'excès et la fureur, jusqu'à ceux qui violent la nature entre les sexes et jusqu'aux suprêmes démoniaques qui associent des coupables de même sexe ou qui abrutissent les vicieux solitaires.

Elle comprend aussi les dérèglements où la chair transgresse une loi morale, comme le viol, la séduction des vierges, l'adultère, qui sont déjà crimes, sans qu'il y ait excès ou perversion physiques.

core de l'âme et de Dieu et, stoïque du Bien, ne cherche la vie morale que dans un devoir sans espérance, le vainqueur de la luxure n'en est pas moins arrivé à l'un des essentiels dégagements qui permettent de pratiquer le Bien avec vigueur et avec indépendance. Comme il déploie, dans une émancipation et une ardeur plus seraines, la Charité et la Vertu depuis qu'il n'est plus assombri et enchaîné par le remords de ses défaillances charnelles...

*
* *

On ne respire pas à l'aise dans le Bien lorsqu'on y a la gorge oppressée par un souvenir de luxure.

*

Comment se maintenir sur ces hauteurs, exposé à ce grand souffle, si l'on a sans cesse le vertige des bas fonds de langueur vicieuse ou des précipices d'audaces immondes?

* *

En l'homme joyeusement dominateur des principes inférieurs de son être, la poitrine s'élargit mieux pour le courage, les yeux et le front s'éclairent mieux pour la pensée et le cœur bat plus fort pour le réel amour.

*

* *

Oui, le réel amour, car la vraie tendresse mutuelle de l'homme et de la femme est amoindrie par la lubricité. La dépravation de la luxure ne laisse pas au sentiment toute sa noblesse; le pouvoir que la luxure donne à la matière ne laisse pas au sentiment toute sa liberté.

La chair corrompue est pour l'amour une souillure et une entrave : tels ces esclavages impurs où la prostitution abaisse encore les esclaves, pendant que le servage avilit encore la prostitution.

* *

Au début de passions même généreuses et conformes, dans leurs principes à la volonté de Dieu,

l'amour pêche fréquemment en ceci qu'il s'abandonne, par une sorte d'emportement juvénile, aux violences et parfois aux perversités de la chair : Mais l'attirance impérieuse de la vertu et aussi sa propre noblesse lui défendent de s'obstiner en ces vulgaires abaissements :

Comme dans les aventures de l'avidité ou de l'ambition les grâces d'un lucide honneur se déflorent et se ternissent, comme l'art se ravale quand il entreprend de séduire un public sacrilège et dégradé, ainsi l'amour se diminue en se confiant à la luxure.

ALBER JHOUNEY.

Yoga Sastra de Patandjali ¹

15. Le détachement est la conscience d'avoir dompté ses désirs, d'être celui qui n'est plus altéré des objets visibles ni de ceux dont on parle (dans les Ecritures).

16. Ce (détachement), porté à son comble, est l'indifférence concernant les *qualités*² et cette indifférence naît de la connaissance de l'Ame.

17. La méditation du genre appelée celle où subsiste une connaissance distincte) se divise en quatre sortes eu égard à l'*argumentation*, à la *délibération*, à la *béatitude* et à l'*égoïté*³.

17. Ce genre de méditation est précédé par un exercice de la pensée en sa forme de tranquillité.

1. Offert à l'étude des Frères du *Deuxième* et du *Troisième* Degré de l'Etoile.

2. Dans la Yoga, les trois *qualités* sont les trois éléments primordiaux de la Maya, de l'univers extérieur et illusoire. Etre devenu indifférent aux *qualités*, c'est donc avoir vaincu, dans leur cause, les séductions de la Nature extérieure. A. J.

3. La Yoga appelle *argumentatives* les méditations qui ont pour objet les éléments visibles de l'univers et les sens physiques, *délibératives* les méditations qui ont pour objet les éléments subtils de l'univers et l'organe interne de la pensée, *béatifiques* les méditations où la plus haute des trois *qualités* domine les deux autres ; elle consacre enfin à l'égoïté les méditations qui ont pour objet la plus haute qualité seule et où, par conséquence naturelle, se dégage le Moi intellectuel, l'Egoïté supérieure. Au delà, il y a encore la méditation suprême, celle qui s'unit à l'Absolu. A. J.

L'autre (genre de méditation) consiste dans la reproduction de la pensée par elle-même (sans autre objet de conscience.)

19. Ceux qu'on appelle *sans-corps*, et ceux qu'on appelle *absorbés en la Nature*, le monde est encore la Cause de leur méditation.

20. Dans la pratique des autres (des vrais ascètes) la méditation est précédée par la foi, l'énergie, la mémoire, la concentration intellectuelle et le discernement.

(Traduit par A. JHOUNEY.)

Alber Jhouney : Ésotérisme et Socialisme

Un vol. in-18, 3 fr. : 14, Rue Halévy, Paris

Voici en un volume élégant qui les adresse au grand public les quatre conférences sur l'Esotérisme que l'un des plus appréciés parmi nos jeunes occultistes avait lues à Paris devant un auditoire sympathique, en novembre et décembre 1890. L'occasion me paraît bonne de dire, au point de vue chrétien, ce que l'on doit penser de la science nouvelle dont nombre de chrétiens s'offusquent et dont quelques-uns se parent.

Et tout d'abord, cette science nouvelle est-elle nouvelle, et est-elle une science ?

« L'histoire, nous dit M. Jhouney, est de
« l'éternité qui se transforme. L'origine de la
« philosophie occulte se confond avec celle des
« grandes religions orientales. Il n'est peut-être
« pas de peuple, même parmi les plus sauvages,
« qui n'ait quelque trace de symbolisme et
« quelque sentiment de l'occulte : rien n'est plus
« naturel à l'homme que ce sentiment¹ ».

On remarquera dès cette première citation les

désignations un peu flottantes qui tour à tour rapportent l'Esotérisme à la philosophie, aux religions, au sentiment, à l'art.

Demandons une définition expresse.

« L'Esotérisme, répond M. Jhouney, se résume « dans une méthode, l'Initiation, et dans une loi, « la hiérarchie² ».

On oublie *l'objet propre*, indispensable à toute science³.

Et n'est-ce pas peut-être qu'on serait embarrassé de le spécifier? attendu que l'occulte, c'est-à-dire l'invisible caché sous le visible, est déjà trois fois objet de science, en ses trois catégories: métaphysique, physique et psychique. Jusqu'à ce qu'on ait déterminé une nouvelle catégorie d'invisible, l'objet manque, semble-t-il, pour une science nouvelle.

Même la méthode et la loi qui, nous dit-on, caractérisent l'Esotérisme, lui appartiennent-elles bien en propre? Initiation et Hiérarchie sont, si je ne me trompe, la méthode et la loi de toute religion, principalement du catholicisme.

Que reste-t-il alors?

Les zôïles affirment qu'il reste uniquement aux ésotéristes, comme aux médecins de Molière, un langage spécial, spécialement obscur, grâce auquel ils donnent un aspect de redoutable arcane aux mystères naturels plus ou moins éclaircis par la science.

Je protesterai, dans mes conclusions, contre la confusion fâcheuse que nos jeunes prophètes eux-mêmes établissent entre Occultisme et Esotérisme: reconnaissons, en attendant, que M. Jhouney n'a rien de commun avec la magie noire ni la magie charlatanesque.

1. *Opere laudato*, p. 92.

2. *Item*, p. 15.

3. La *loi* enveloppe nécessairement l'*objet* dont elle constitue la réalité scientifique. Tant que l'objet n'est pas compris comme réalisant la Loi, il existe en soi, mais n'existe pas encore pour la science.

A. J.

Outre un coloris et une chaleur contenue qui rappellent plus d'une fois les maîtres de l'éloquence ou de l'art littéraire, sa prose a la précision du langage scientifique, sa pensée a la netteté de l'esprit français. Nulle trace de ces mystificateurs qui commencent par fermer sur eux à triple clef le puits où, disent-ils, la Vérité se cache, pour nous rapporter de ses profondeurs l'eau trouble que les hystériques aiment à boire. Sans ambages, au fond de son puits, il nous montre la vérité toute nue.

Et cette vérité, c'est que... la science occulte non plus n'est pas LA VÉRITÉ, mais une recherche de la Vérité, comme toute autre science.

Car M. Jhouney confesse que « la Doctrine « Esotérique a subi, comme toute doctrine, ses « déformations, qui sont devenues des écoles « différentes, et qu'il est indispensable de soulever les surcharges de l'erreur, d'écarter de « lourds voiles — rêve, polythéisme, immoralité, politique — avant de contempler la Sagesse mystérieuse ». — (Pages 94, 95).

Peut-être est-ce pour ce motif, et « par cette sagesse de sens commun, qui n'est qu'une résistance méthodique inconsciente¹ », que la Science Occulte, même quand un écrivain comme Péladan lui prête son talent peu banal, trouve généralement le public plus défiant qu'entraîné. En vain nous parle-t-on apparitions astrales ou immémoriale tradition; des nuages, même de surnaturelle ou préhistorique origine, n'en sont pas moins des nuages; et, pour ma part, la *Théosophie* nouvelle, dont M. Jhouney lui-même ne se sépare pas assez explicitement, me produit l'effet d'un syncrétisme, non pas d'une synthèse, d'un syncrétisme déjà rebattu, où de très grosses erreurs se mêlent à des demi-vérités.

« L'Allemagne, a dit Strada, est le bas Empire de la métaphysique² ». La Théosophie — je

1. Strada, *l'Europe sauvée*, p. 47.

2. Strada, *l'Europe sauvée*, p. 82.

ne dis pas l'Esotérisme chrétien — la Théosophie n'est qu'une préfecture de cet empire-là. C'est de l'Allemagne, par Hegel, de l'aveu de M. Jhouney¹, que l'Occulte commença à entrer dans le plein jour de la pensée moderne ». Cette origine et ce plein jour sont également défavorables. Tout de suite un métaphysicien retrouve dans les *révélations théosophiques* le point noir de l'Hégélianisme : identité de l'Etre et du non-Etre, identité de Dieu et de la Création, négation de l'objectif, subjectivisme et néantisme mêlés, tout ce panthéisme métaphysique qui est le contraire même de la métaphysique, et que l'*Ultimum Organum* de Strada, M. Jhouney en convient, a définitivement expulsé de la philosophie.

Oui, le génie de Hegel a mené à terme toute cette lointaine incubation de l'Inde, et le terme est définitif. Ni le néo-bouddhisme ni le néo-brahmanisme, malgré l'érudition de M. de Rosny ou de M. Hartmann, ne ramèneront le vieux fœtus dans le sein maternel ; surtout, ils n'amèneront pas à ce dieu mort-né les mages non plus que les bergers d'Occident.

*
* *

Ces réserves faites, il faut rendre justice à M. Jhouney. Tout autre est l'Esotérisme qu'il nous prêche. Son Dieu n'est nullement le Dieu du Panthéisme : « Il reste au-dessus de sa création ; ce qu'il épanche ne l'entraîne pas ; l'ensemble de ses actes ne donne pas l'équivalent de sa puissance ² ».

Pas plus de l'Inde que de l'Allemagne ne peut nous venir la pure doctrine. De la Chaldée non plus : M. Péladan, sans doute, ne pense lui emprunter qu'un décor et un prestige littéraires. « Les Chaldéens, conseillers des rois, furent la

1. Jhouney, *opere cit.*, p. 119.

2. Jhouney, *Opere citato*, p. 21.

« première association dominatrice et malsaine :
« leur ambition intellectuelle ne leur livrait que
« le ciel des nuits ; les étoiles de l'âme n'ou-
« vrèrent jamais leurs yeux au fond de ces astro-
« nomes sombres¹ ».

A qui donc nous envoie-t-on demander le verbe ésotérique ?

Après en avoir admiré la conception en Egypte et en Perse, M. Jhouney nous en montre l'éclosion en Judée, dans les Prophètes : « hommes de
« l'Esprit, véritables initiés, acharnés comme
« Zoroastre au triomphe du Bien, à la victoire
« de Dieu, et qui, élargissant la loi, appellent
« dans l'avenir l'Egypte et Assur comme Israël
« même, à la paix, à l'unité, dans le Dieu
« unique² ».

Finalement, le jeune occultiste nous conduit au Christ, « qui réalisera dans leur souveraine pureté les aspirations de l'Esotérisme³ ».

Mais alors l'Esotérisme de M. Jhouney n'est donc pas la Théosophie ; l'Esotérisme de M. Jhouney n'est donc que le Christianisme ? Du moins, le Christianisme de désir, le Christianisme de l'Esprit, non pas de la lettre. Les *néo-chrétiens*, comme on les appelle, ne me semblent pas innover, quoi qu'on en dise ; — je parle des néo-chrétiens sérieux, non des dilettantes — ils renouvellent uniquement la prétention, très orthodoxe, de l'apôtre saint Paul se proclamant « ministre du Nouveau Testament, mais selon
« l'esprit, non selon la lettre, parce que la lettre
« tue et que l'esprit vivifie⁴ ».

C'est, pour remonter aussi haut que M. Jhouney, la reprise de cette lutte, qui est le signe même de la vie dans une religion, entre le prophète et le lévite, entre le théologien mystique et le scolastique. Aussi conseillerais-je au jeune

1. *Item*, p. 108.

2. *Item*, p. 110.

3. *Item*, p. 113.

4. II, *Corinth.*, III, 6.

écrivain de n'accepter pour sa doctrine que le nom d'*Esotérisme*, absolument irréprochable de tout point, qui désigne simplement l'intérieur, le dedans des faits ou des dogmes, par opposition à la lettre, à l'écorce. Et qu'il continue d'en appeler, sans impatience ni récrimination, de la multitude naïve ou molle que toute superstition peut entraîner et tout charlatanisme abuser, à cette rare élite des Τελείοι, avec lesquels saint Paul parlait la mystique σοφία, la sagesse cachée que seuls les hommes de l'Esprit discernent¹.

Voilà passés des siècles que nul n'avait osé opposer à l'absolutisme du lévite le libre esprit du prophète, au règne incontesté du scolastique l'indépendance du mystique. Je ne vois pas d'inconvénient, pour ma part, à ce que des laïques surtout, moins redevables à l'enseignement des sulpiciens ou des jésuites, se fassent, après cette longue interruption, les continuateurs de l'humble et audacieux moine qui écrivit jadis dans le *De Imitatione Christi* le *Taceant doctores!* « Silence aux docteurs!... » car vraiment à quoi bon savoir exotériquement toute la Bible! C'est le sens intérieur qui importe². Même je m'en réjouis, car la lutte, c'est la vie, nous dit le livre : *Militia est vita hominis super terram*³. Les lévites chrétiens ne chercheront donc pas, espérons-le, à étrangler l'Esotérisme dans le carcan de leurs formules, comme les prêtres juifs voulurent étrangler le prophète *in nervo quod erat in domo Domini*⁴. Nos théologiens se souviendront, sans qu'on le leur rappelle, que la Théologie n'est pas infallible, que l'Ecole n'est pas l'Eglise, que le sacrement de l'ordre et la science, même théologique, sont deux choses très différentes; ils ne pousseront pas l'amour de la lettre qui tue jusqu'à tuer l'esprit qui essaye de nous

1. I. Corinth II, 6, 7.

2. *De Imitatione Christi*, lib. I, cap. I, 3; cap. III, 2.

3. Job, VII, 1.

4. Jérémie, XX, 2.

vivifier. *Fas est et ab hoste doceri*, dit le poète païen : le prêtre chrétien acceptera mieux encore d'être exhorté par un chrétien.

D'autant que le vrai ésotériste, le *spiritualise homo* de saint Paul¹ ne se pose point en docteur.

Strada, au nom de la science, nous promet l'unité par la certitude ; les théologiens, au nom de leur croyance, prêchent l'unité par la foi. Mais en attendant la science universelle ou la foi unique, qu'est-ce qui nous donnera l'unité : unité dans chaque esprit, que des constatations, des enseignements ou des doutes opposés tirent en sens contraires ; unité entre les divers esprits, entre les divers peuples, que des fois diverses opposent et divisent ? — « La Foi, l'Espérance sont de grandes choses, dit saint Paul ; mais la plus grande est la Charité². » Ainsi disent les ésotéristes chrétiens.

M. Alber Jhouney, après nous avoir montré toutes les pensées sectaires « armées et prêtes « à s'entre-tuer comme les peuples », propose de « faire reconnaître par toutes les Eglises, « croyances et philosophies, la prééminence de la « Charité... C'est ce qui se réalise déjà en Suisse, « ajoute-t-il, où M. Decurtins, catholique passionné, s'unit à des protestants pour les œuvres « de charité sociale, et l'œuvre de M. Decurtins « a été pleinement approuvée du Pape³. »

Voilà une solution pratique, humaine, de la discorde religieuse : restreindre la religion universelle à ce seul sentiment, charité ; car « Dieu est charité », dit saint Jean, et « qui aime son prochain ne pèche pas » : « *In his duobus universa lex pendet et prophetæ*⁴. »

Mais notre jeune prophète se rend compte qu'il sera difficile de faire accepter une théologie si

1. *Spiritualis autem judicat omnia*. — I, *Corinth.*, II, 15.

2. 1, *Corinth.*, XIII, 13.

3. Alber Jhouney, *Opere laudate*, pp. 26, 28, 29.

4. *Matth.*, XXII, 40.

peu compliquée aux « sacerdoces aveuglés de dogmes. » Il essaye donc une seconde solution, une solution profonde du problème religieux : « la science n'étouffant pas la foi, la foi ne s'im-
« posant pas à la science ; mais toutes deux s'en-
« tr'aidant, jusqu'à ce que, de son côté, par la
« contemplation de l'Harmonie, la science ait
« reconnu Dieu, ce qui réunit, sans les confondre
« pourtant, la religion et la science¹. »

La confusion de ces deux choses, Religion et Science, est en effet le grand mal qui dès longtemps préparait l'actuel désarroi du monde de la pensée. Et pourtant, la distinction est claire : combien sont savants et ne sont pas religieux ; combien sont religieux et ne sont pas savants ! Je dis : savants du dogme, savants de la théologie donc le dogme aussi est objet de science, non de religion. Le jour où cette vérité très simple et absolument vraie aura été proclamée par les chefs de la religion, c'en sera fini des hérésies, et tout l'homme vertueux sera religieux. Déjà ce jour serait venu, si les théologiens voulaient se souvenir du dogme de l'immobilité de la terre, qu'ils imposèrent jadis à Galilée au nom de la Tradition et de l'Écriture, et qu'ils sont arrivés à renier eux-mêmes aujourd'hui pour adopter, comme tout le monde, l'hérésie par eux condamnée du mouvement de la terre.

Mais les théologiens, depuis l'invasion de la Raison dans les domaines dont ils auraient voulu garder le monopole, font maintenant de la science comme les opportunistes font de la politique : en défendant à tout prix leurs prétentions, surtout celle de supprimer ce qui les gêne, jusqu'à ce que l'entêtement du *fait* les oblige à le reconnaître.

Ces habiletés-là sont le contraire même de la méthode scientifique.

Certes, on avait droit de condamner les affirmations contraires de l'astronomie, de la géologie,

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 27.

de l'histoire, si toute science est infailliblement fixée d'avance par la doctrine des théologiens et leur interprétation de la Bible, mais, puisqu'on a cédé finalement sur tels ou tels points de l'enseignement biblique ou théologique, on a donc confessé, quoique de mauvaise grâce, que la vérité peut être à l'encontre de la Bible, telle du moins que les théologiens l'interprètent, dans les questions de science. Pourquoi nier en principe ce que l'on est obligé d'admettre en pratique ? Il n'y a pas de compromis, il n'y a pas de concordats dans la sphère de la certitude : il y a la vérité ; on y est, ou on n'y est pas. Un principe reconnu peut seul mettre la paix là où toutes les habiletés sont impuissantes ; et ce principe, c'est que la théologie aussi n'est qu'une science, et que science et religion ne sont point une même chose.

Certain prélat du *Correspondant* vit, il y a quelques mois, traiter d'hérésies par un jésuite des *Etudes*, ses opinions, d'« école large », comme il avait traité lui-même les doctrines de l'Esotérisme. Il devait s'y attendre : car on est toujours hérétique pour quelqu'un ; il n'y a si fidèle orthodoxe qui ne trouve plus orthodoxe et plus fidèle que soi. Dieu veuille qu'il ait appris de là l'unique méthode religieuse d'apologie scientifique ! Ecole large ou école étroite, c'est toujours Ecole, non Eglise. Les docteurs ont droit dans l'Ecole ; dans l'Eglise, non ! L'Ecole est pour les écoliers, et plus d'une fois elle se trompe. Dans l'Eglise, l'infailibilité *ex cathedra* ; dans la Science, le Fait, sont les seuls critères légitimes : tous les autres, théologiques ou administratifs, sont de purs despotismes ; qui les tolère pèche contre l'Esprit Saint. Je sais que l'infailibilité *ex cathedra* s'est absolument gardée jusqu'ici d'intervenir contre la science : elle s'en gardera certainement de plus en plus. Mais l'infailibilité théologique cent fois prise en défaut et cent fois évincée veut sans cesse revenir : la religion ni la Foi n'ont rien à faire dans cet entêtement malheureux ; c'est pure obstination d'orgueil et d'appétit de domination.

Car enfin l'intelligence des dogmes est affaire d'intelligence, sans doute. Qu'on la laisse donc aux intellectuels ! l'opinion du vulgaire ne prouve pas plus en métaphysique qu'en algèbre. Qui-conque nie la science est nié par la science : or, c'est nier la science que de vouloir lui imposer une autre infaillibilité que celle du Fait certain, observable et indestructible.

M. Jhouney, sur ce point, me paraît avoir incomplètement saisi l'idée méthodique, et je crois, pour ma part, que le fait critérium, si on lui donne l'étendue que lui donne Strada, fait physique, fait métaphysique, fait numérique, ne supprime aucune certitude ni aucune science véritable, non plus la science ésotérique que la science morale.

L'Esotérisme, nous dit-on, ne peut voir dans le Fait qu'un symbole, l'apparence que revêt la réalité dans l'esprit humain¹. On en peut, à ce compte, autant dire de l'Idée, et nous voilà ramenés au subjectivisme de Hegel. Strada ne nie pas le symbole, mais il affirme la réalité : le Fait n'est pas pour lui une simple conception subjective ; mais de l'Idée objective réalisée dans la matière, de l'affirmation ontologique réalisée dans sa négation, de l'absolu manifesté dans du relatif ; et c'est en cela que la méthode Stradienne est à la mesure de l'être, de tout l'être, sans addition ni soustraction.

Tout principe qui n'embrasse pas dans sa compréhension toutes les opinions partielles, n'est pas un principe : pas plus que n'est le centre un point où ne se rencontrent pas tous les rayons du cercle. Et nulle opinion partielle n'est juste qu'à la condition de s'harmoniser dans la vérité totale avec toutes les autres opinions qui contiennent également une part de vérité : non plus qu'une ligne dans un cercle n'est rayon de ce cercle, si elle ne s'unifie au centre avec tous les autres rayons.

1. Alber Jhouney, *Opère laudato*, p. 118.

Que le symbolisme soit donc le principe d'unification pour les différents faits, dogmes et rites des religions partielles, je n'en disconviens pas : « Dans les religions du passé, dit saint Paul, tout est figuratif de la religion à venir, *Omnia in figura contingebant illis*¹ » Et l'abbé Bonnetty², l'abbé Ancessi³, l'abbé Jallabert⁴, d'autres encore parmi les apologistes les plus orthodoxes comme les plus érudits, ont montré la liturgie et la dogmatique chrétiennes se préexistant à elles-mêmes, dans la tradition et les pratiques religieuses de l'antiquité dite païenne.

Mais le fait métaphysique, le fait moral, le fait psychique, le fait physique, sont plus que des symboles, ce sont des faits. M. Jhouney ne le nie pas probablement : je lui signale seulement la phrase précitée comme un des très rares passages où le vague habituel à d'autres occultistes obscurcit la netteté de son propre esprit.

*
* *

Et, maintenant, pour arriver au cœur du problème, l'Esotérisme en général, celui de M. Jhouney en particulier, offrent-ils à la Science Totale et à la Totale Religion un principe central où se rencontrent en s'harmonisant toutes les sciences et les religions partielles ?

A priori, on peut affirmer que le secret des choses n'est pas dans leur apparence, mais dans leur profondeur : c'est là un simple raisonnement d'identité. L'Esotérisme qui étudie sous les dehors apparents les dedans intimes, *intus et in cute*, est donc naturellement désigné pour le découvrir, si la découverte est possible. Puisque, d'autre part, c'est l'essence de la raison de pénétrer sous

1. I Corinth., x, 11.

2. Bonnetty, *Annales de Philosophie chrétienne*,

3. Ancessi, *Job et l'Egypte ; l'Egypte et Moïse*, 2 vol. in-8° ; Leroux, éditeur.

4. Jallabert, *le Catholicisme avant Jésus-Christ*, 2 vol. in-8°, Sarlin, éditeur.

le fait extérieur et de s'établir à ce point central d'où tout découle et qui, n'étant qu'un point, est naturellement plus facile, et plus prompt à atteindre que l'infinie quantité et l'étendue indéfinie de tous les rayons, il est très logique de supposer que la découverte a pu en être faite avant l'achèvement des sciences spéciales, par cette Raison, vierge encore, de l'Humanité première, beaucoup plus proche que nous de l'origine des choses et moins aveuglée par la multitude des détails.

Il a fallu à la pensée moderne l'audacieux génie d'un Hegel pour reconnaître, sous la rigide mécanique vitale et l'apparente destruction matérielle, la force latente de l'éternel devenir et l'incessante transformation de l'être ; il a fallu le patient et obstiné travail d'un Darwin pour introduire dans la science contemporaine la doctrine de l'évolution.

M. Alber Jhouney, d'accord en ceci avec les meilleurs historiens de la philosophie, nous montre dans les cosmogonies de l'Inde et de l'Egypte un symbolisme très clair de cette doctrine, de cette loi. « La philosophie occulte, ajoute-t-il, n'a jamais ignoré l'évolution... Seulement, la philosophie occulte, sans différer de nos sciences contemporaines sur le fait même de l'évolution, étend d'abord cette loi au delà du monde matériel et visible, la comprend ensuite et la formule d'une manière un peu différente, et la rattache enfin à une loi supérieure, la loi de hiérarchie¹. »

Hiérarchie, progression d'éléments subordonnés les uns aux autres à partir d'un centre qui les génère et les coordonne : telle est la grande synthèse et la grande loi de l'Etre ; tel est le principe central où s'harmonisent en s'unifiant toutes les sciences et toutes les politiques partielles. Pour la philosophie occulte, la vie est partout, latente ou patente ; l'ordre est partout ; partout, la finalité et le *processus*. Le constant écroulement des organismes de matière n'est lui-

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 96.

même qu'une évolution : incapable de s'attacher à l'éternel et à l'absolu, au divin, toute construction matérielle se désorganise et disparaît : mais ce n'est là que le dehors : « le fond, le cœur, c'est
« la grande ou petite épopée de l'élément cen-
« tral, victorieux, puis vaincu... La matière
« s'élance vers l'Esprit vivant avec la violence
« de la faiblesse ; mais elle pâlit bientôt, l'esprit
« dénoue la pesanteur des bras grossiers ; elle
« tombe, et il s'en va. Seul l'organisme spirituel
« est durable, l'âme est la seule harmonie qui
« retentisse éternellement ; si nous étions moins
« engloutis dans la chair, nous entendrions au-
« dessus de notre vie, et plus tard au-dessus de
« notre mort, vibrer cet hymne plus infatigable
« que la lumière dont nos pensées sont l'écho
« obscur¹. »

Et voilà dans l'affirmation de l'âme immortelle un des critères de l'Esotérisme chrétien, opposé au vague Nirvâna impersonnel dans lequel le théosophisme hindou prétend anéantir toute conscience individuelle. La cause ne peut être inférieure à l'effet, ni le terme inférieur au chemin ; nous ne venons pas de l'Inconscient, nous conscients, et nous n'y retournons pas : la pensée ne peut être fille que de la Pensée.

Autre stigmatisme de vérité et de christianisme. Pour les ésotéristes occidentaux, Dieu n'est pas l'inconscient : Dieu pense, « et la pensée de Dieu n'est point une abstraction vide, mais une énergie pleine de toutes les formes possibles, une imagination inépuisable dont le monde est l'expansion. Tous les êtres, toutes les âmes, naissent du Possible Universel qui est en Dieu, comme nos paroles naissent de nos pensées. Mais Dieu lui-même, la Perfection absolue, demeure au-dessus du Possible Universel, comme, ajoute M. Jhouney, lorsque vous concevez un triangle, vous ne devenez pas ce triangle² ».

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 103.

2. *Item*, p. 55.

Sa théorie de la Trinité me paraît moins parfaite. Après avoir distingué dans l'acte créateur les deux aspects, de la conception éternelle en Dieu, de la réalisation successive hors de Dieu, hors du Parfait, il oublie de remonter de même jusqu'à l'essence première, jusqu'au préantinomique, comme s'exprime Strada, la conception trinitaire. « Qu'est-ce que la Trinité dans la Doctrine Esotérique ? » demande-t-il. Et il répond : « C'est la forme que Dieu prend pour créer¹ ».

Certes, en des questions si hautes, je me garderai bien de croire ma clairvoyance infailible ; mais il me semble, conformément à une des grandes formules ésotériques, que « ce qui est en haut est comme ce qui est en bas », et que Dieu, par conséquent, doit se projeter, se refléter dans son œuvre tel qu'il est au-dessus. Comment, en effet, ne pas admettre en Dieu une superessentielle trinité d'énergie, pensée et volonté ? Avant de réaliser en dehors du Parfait, l'Etre éternel nécessairement réalise en soi le Parfait ; et il en a conscience comme de son être propre ; et il le veut, il l'aime, comme son moi infini, d'un infini et parfait amour. Voilà dans la préunité de l'acte pur la trinité préantinomique.

Puis, par un acte second, Dieu pense au reflet, à la réfraction possible de son être un et infiniment parfait dans le fractionnement indéfini de l'imparfait, d'abord descendant aux limites extrêmes du rien, ensuite remontant étape à étape, degré à degré, cette indéfinie et mystérieuse descente. Ainsi se réalisent indéfiniment, en des êtres tous imparfaits et tous inégaux, hiérarchiquement organisés, par la force créatrice de la Divine Pensée que féconde aussitôt le Divin Vouloir, toutes les formes, toutes les fractions, toutes les combinaisons de l'Universel Possible ; et Dieu, le Parfait, aime pour les ramener à soi, de leur réalisation dans l'Imparfait,

1. Alber Jhouney, *opere citato*, p. 58.

chacune de ses pensées extériorisées, comme il les aime toutes ensemble dans sa Pensée-Mère.

Les prophètes de l'Esotérisme sont ici pleinement d'accord avec l'Ange de l'Ecole; M. Jhouney, sur ce chapitre, est aussi net et aussi orthodoxe que saint Thomas d'Aquin. Les mots diffèrent, sans doute; mais de telles différences ne sauraient effrayer que ces esprits morts, gardiens inféconds de formules fécondes dont ils révèrent, en tremblant d'autant plus, l'écorce, qu'ils en ignorent plus complètement le fruit.

ALTA.

(A suivre).

Le Congrès des Religions à Chicago

A son retour d'Amérique, M. le professeur Bonet-Maury a donné, dans l'amphithéâtre de la faculté de théologie protestante, une très intéressante conférence sur le congrès des religions qui, vers la fin du mois de septembre dernier, s'est tenu à Chicago et a duré dix-sept jours. Le même professeur en a encore rendu compte dans deux lettres au *Journal des Débats*. D'autres organes de la presse, en France et surtout en Angleterre, ont entretenu leurs lecteurs d'un événement qui non seulement a été l'une des nouveautés les plus curieuses de la grande exposition américaine, mais semble ouvrir des perspectives imprévues sur l'avenir religieux de l'humanité.

Dans un très éloquent volume récemment publié sous ce titre, le *Témoignage de Jésus-Christ*, M. Naville faisait des vœux et exprimait l'espérance généreuse de voir se rapprocher de plus en plus et s'unir finalement toute les fractions de la chrétienté. Les Américains sont allés bien au delà. Il ne s'agissait pas pour eux de tenir un congrès de toutes les Eglises chrétiennes, mais une assemblée où seraient représentées toutes les grandes religions du globe, qui pourraient y manifester librement leurs sentiments et leur foi. L'idée seule d'une semblable entreprise était déjà fort hardie; car elle procède d'une conviction religieuse encore assez rare, à savoir que toutes les religions, au lieu de s'opposer l'une à l'autre

comme la vérité et l'erreur, sont essentiellement solidaires et doivent prendre de plus en plus conscience de cette solidarité. Mais, on le sait depuis longtemps, les choses neuves et hardies attirent l'esprit américain au lieu de l'effrayer. Ayant conçu cette idée qui est le fruit de l'étude philosophique de l'histoire des religions depuis un siècle, ils ont voulu la mettre en pratique et en démontrer la justesse par une expérience éclatante. Ils y ont réussi. Ce n'est pas que les avertissements, les hochements de tête et les sourires sceptiques aient été épargnés aux organisateurs de ce congrès. N'allait-on pas voir se répéter l'histoire de la Tour de Babel ? La même ambition n'allait-elle pas aboutir à la même confusion ?

Aucun de ces fâcheux pronostics ne s'est réalisé. Grâce au tact, à l'esprit de prévoyance et à la grande énergie des organisateurs et surtout du Révérend Barrows, de l'Eglise presbytérienne, tous les obstacles ont été levés, tous les dangers écartés, et les concours les plus significatifs obtenus. Je rappelle la sage mesure arrêtée d'avance. Il était entendu que toute polémique directe serait exclue du congrès et que les délégués devaient s'appliquer surtout, en expliquant les doctrines de leur religion, à montrer quelle contribution morale ou matérielle elles avaient apportée au progrès général et au bien commun de l'humanité. Personne n'a essayé de sortir de ces limites ; aussi n'a-t-on eu durant les dix-sept jours de séances aucun incident fâcheux à regretter. Il s'est trouvé que les rapports les plus divers par nature, mais tous rédigés et conçus à ce point de vue humain et pratique, au lieu de se heurter dans la contradiction, ont paru conspirer à la même fin, être animés d'un sentiment commun et produire une admirable et saisissante symphonie religieuse des plus hautes, et des meilleures aspirations de l'humanité tout entière.

C'était un spectacle à lui seul déjà d'une saisissante éloquence que celui qu'offrait la grande salle du palais des Arts de Chicago. Sur les gradins, quatre mille assistants environ dont l'attention n'a pas défailli un seul jour ; sur l'estrade, cent quatre-vingts délégués environ entre lesquels vingt-deux femmes représentant seize religions et vingt races différentes, dont la plupart étaient en costume sacerdotal. A côté de la robe rouge du Cardinal Gibbons, on voyait la soutane noire ornée d'images saintes pendues à des chaînettes

d'or de l'archevêque grec de Zante, les tuniques blanches des bouddhistes, les robes jaunes des brahmines, tranchant sur le fond noir du costume des ministres protestants. Voici un tableau statistique que je transcris, car il dispense de tout commentaire :

Chine, 6 délégués. — Japon : shintoïsme, 4; bouddhisme, 4. — Indo-Chine et Ceylan : bouddhisme, 4. — Brahmanes orthodox., 6. — Brahmo-Somaj, 4. — Parsis, 2. — Islamisme, 2. — Judaïsme, 12. — Agnostiques, 1. — Arméniens, 3. — Grec orthodoxes, 3. — Catholiques romains, 12. — Protestants, 62, savoir : épiscopaux, 8; presbytériens, 28; luthériens, 3; baptistes, 17; méthodistes, 25; unitaires, 8; quakers et autres, 8.

L'ouverture du congrès a été très solennelle. Il fallait trouver un acte religieux auquel ces représentants des cultes les plus divers pussent s'associer sincèrement. Avec l'assentiment de tous, le Cardinal Gibbons a récité à haute voix le « Notre Père, » cette prière ayant été reconnue à l'unanimité comme pouvant devenir la prière universelle. Voilà, je crois, quelque chose d'inouï et de singulièrement émouvant : un cardinal de l'Eglise romaine présidant un acte d'oraison ou de culte au milieu d'une assemblée religieuse si étrangement recrutée. Ajoutons qu'après avoir été inauguré par la prière en commun, ce congrès a clos ses travaux par le chant également unanime d'un cantique anglais qui avait aussi la bonne fortune de traduire les sentiments de toute l'assemblée. Ce sont là deux faits très simples, mais qui en disent, je crois, plus long que bien des discours.

Pour avoir le récit des dix-sept séances du congrès de l'analyse des divers rapports qui ont été lus ou des allocutions qui ont été faites, je suis obligé de renvoyer le lecteur aux comptes rendus qu'ont publiés les journaux anglais ou américains, et surtout au volume que le comité directeur fera bientôt paraître. Je veux ici noter seulement les conséquences les plus saillantes qui ressortent de l'ensemble.

La première, me semble-t-il, est que ce rapprochement de religions différentes a tourné par une sorte de nécessité intérieure à l'honneur de la religion chrétienne. Tous les autres cultes, en manifestant leurs aspirations intimes vers la piété parfaite, ont paru aspirer par cela même à l'idéal chrétien, non pas à une forme particulière d'Eglise ou de théologie

chrétienne mais à l'essence interne de l'évangile du Christ, qui semblait se rapporter aux autres religions comme la religion parfaite aux formes religieuses transitoires qui la préparent et y conduisent l'humanité. La prière chrétienne a été adoptée comme la prière universelle, et de la part des orateurs de l'extrême Orient et même de la part des juifs, la figure du Christ a été saluée non pas seulement avec respect, mais avec amour, et a obtenu comme l'oraison dominicale, au point de vue purement religieux et moral, une adhésion presque unanime. L'obstacle qui arrête les Hindous, les Japonais, les Chinois et les autres peuples de l'Orient, ont dit ces compatriotes des mages qui jadis vinrent saluer le Me-sie à sa naissance, ne vient pas du Christ ni de son évangile, mais des nations chrétiennes ou du moins qui se disent telles. Les Orientaux sont scandalisés du contraste qu'ils n'ont que trop l'occasion de constater entre une religion qui ne parle que d'amour, de justice, de renoncement même, et une politique qui se pare du même nom et se montre toujours rapace, violente, sanginaire, oppressive. Impossible de contester la justesse de cette objection. Il n'y avait pour les chrétiens qu'à confesser les péchés de leurs nations respectives et à courber la tête. C'est ce qu'ils ont fait avec loyauté et une profonde tristesse.

Le second point à relever dans ces réunions, c'est la présence, l'attitude et les discours des dignitaires de l'Eglise catholique. Cette conduite est si nouvelle et en contradiction si complète avec les habitudes exclusives ou intransigeantes de l'Eglise de Rome, qu'elle a paru en France paradoxale et presque incroyable. Je racontais l'autre soir, dans un salon, la prière de Mgr Ireland, et surtout cette déclaration de l'archevêque de la Nouvelle Zélande, Mgr Redwood : « Je ne crois pas, en tant que catholique, avoir toute la vérité, ni avoir la solution toute prête de toutes les questions. Il y a des éléments de vérité et de charité partout dignes de sympathie et de respect. L'homme doit être libre en matière religieuse, comme en matière politique. C'est par l'amour qu'il faut l'amener à la lumière. » Mon récit rencontra l'incrédulité et souleva des protestations vives de la part de deux personnes catholiques, qui ne pouvaient admettre cette compromission d'évêques avec des hérétiques, des Juifs et même des païens. Une autre se mit à soutenir que c'était un triste symptôme des progrès

du scepticisme religieux et de l'indifférence, que la religion était en train de périr.

Ce serait un curieux sujet d'étude que de rechercher pourquoi ce qui paraît naturel aux Etats-Unis en fait de choses religieuses est tenu pour impossible ou absurde dans notre vieux continent. Ce qui me paraît certain, c'est que, grâce aux habitudes de la liberté politique et de la séparation absolue des Eglises de l'Etat, le catholicisme aux Etats-Unis a pris des allures et un aspect fort différents de ce qu'il a été et est souvent encore en Europe. Mgr Ireland, qui a séjourné à Paris l'année dernière, a scandalisé par ses discours toutes nos sacristies et tous nos salons bien pensants. Ici nous ne pouvons pas séparer la notion d'intolérance ou d'intransigeance de la notion d'Eglise romaine. Celle-ci nous semble perdre son caractère et même sa raison d'être, quand elle abdique ses prétentions exclusives à la domination extérieure et matérielle. Eh bien ! les évêques américains et leurs troupes nous contraignent à modifier nos idées sur ce point et à renoncer à nos préjugés historiques. Il peut y avoir un catholicisme tolérant ; il y en a un qui, sans renoncer à croire que la meilleure tradition ou forme chrétienne est de son côté, reconnaît de vrais chrétiens hors de lui et des frères avec lesquels il est libre d'entrer en communion fraternelle sur le pied du respect réciproque de la conscience religieuse de chacun. Il ne méconnaît pas ce qui sépare encore les chrétiens ; mais il ne se refuse pas à constater ce qui est à confesser, que la famille de Dieu s'étend bien au delà des limites étroites d'une Eglise particulière.

Le Congrès de Chicago n'aurait été illustré que par la présence officielle de ces douze dignitaires de l'Eglise catholique, qu'il aurait déjà une grande importance. Mais n'y voir qu'une simple démonstration de tolérance ne serait pas suffisant. Ce mot de tolérance ne dit pas assez pour traduire la physionomie de ces réunions et l'esprit qui soufflait avec tant de force. Il y a eu là positivement, entre toutes les familles religieuses de la terre, un acte de rapprochement et de communion pieuse. Les langues parlées étaient diverses, les noms donnés à Dieu différents, les rites variés. Peu importe ; les âmes se sont rencontrées et touchées.

A la première Pentecôte chrétienne, les gens de Jérusalem étaient étonnés d'entendre raconter les

grandes choses de Dieu dans toutes les langues connues alors sous le ciel. A Chicago, chacun, en écoutant les prières, les hymnes, les aspirations de ses voisins qu'il croyait fort éloignés de lui, a été tout surpris et tout ému de les trouver si près, et, au fond, sous des costumes différents, si semblables à lui-même. Les plus sincèrement attachés à leur religion particulière ont été comme forcés de faire une distinction dans leur foi personnelle entre la forme et le fond et de s'avouer intérieurement qu'autant les âmes pieuses et éclairées s'écartent par le dehors, la langue ou même les idées théologiques, autant elles se rapprochent par l'essence intime de toute piété. N'est-il pas admirable qu'au moment précis où nous arrivons à la conscience du caractère imparfait et relatif des formes religieuses, même des plus hautes, nous arrivions aussi à en découvrir la parenté originelle, et que le grand travail de critique religieuse poursuivi depuis Schleiermacher, vienne aboutir sur le sol américain à cette magnifique démonstration de fraternité ?

Que l'on veuille bien me comprendre : Je ne prétends pas du tout que, du contact de toutes ces religions particulières, il se dégage l'idée d'une religion supérieure universelle qu'il faut se préparer à saluer et à épouser en abandonnant les autres. Non, il n'y a pas eu en ce sens de révélation à Chicago ; et vous auriez tort de partir pour l'Amérique avec l'espoir d'y découvrir ce phénix que l'on appelle « la religion de l'avenir ». Vous n'avez quelque chance de la trouver, cette religion de l'avenir, qu'en restant fidèle à la vôtre, j'entends à celle dont vous êtes intérieurement convaincus et dont vous tirez votre joie, votre consolation et votre vie ; en y restant fidèle, dis-je, mais aussi en la creusant davantage, en allant au fond et à l'essence même et en apprenant à ne pas confondre la sève avec l'écorce, ni le froment avec la balle légère. Ce qu'a révélé le congrès de Chicago à ceux qui savent réfléchir à ce qui les frappe, c'est que, si l'Evangile de Jésus-Christ est la religion parfaite où toute l'humanité aspire, aucune forme chrétienne ou autre déjà réalisée n'est absolue et définitive, que les hommes religieux vraiment vivants et en progrès sont comme les pèlerins abordant et gravissant de divers côtés la sainte montagne. Au point de départ, ils sont très éloignés les uns des autres et ne se peuvent connaître. Mais à mesure qu'ils s'élè-

vent, le cône se rétrécit et leurs sentiers convergents se rapprochent. Eh bien ! le moment est venu où les voyageurs semblent déjà assez près pour se donner la main et désormais peuvent monter ensemble, en s'aidant mutuellement, vers la cime lumineuse.

A. SABATIER.

(*Journal de Genève.*)

L'Art d'abrégé la vie ¹.

I. — INTRODUCTION.

On a beaucoup écrit, et l'on écrit encore tous les jours sur l'art de conserver la santé, et même de prolonger l'existence humaine.

Ces efforts sont très louables et ne peuvent être qu'approuvés par ceux qui aiment la vie et qui trouvent qu'elle vaut la peine d'être vécue; mais tout le monde n'est peut-être pas dans ce cas.

Quoi qu'il en soit, il ne paraît guère que le but vers lequel on tend soit atteint. Les maladies sont autant, sinon plus fréquentes et plus diverses que jamais; quant à la durée de la vie, on assure que la moyenne a augmenté; mais c'est de si peu, qu'il est bien possible que cette amélioration ne soit due qu'au ralentissement de la natalité ².

Le peu de succès obtenu tient peut-être à ce que la méthode suivie par les hygiénistes n'est pas appropriée à la situation.

L'homme est un animal raisonnable, mais original. Il n'aime pas à être régenté, et il se plaît à faire le contraire de ce qu'on lui prescrit, surtout quand à la prescription on parle de joindre l'obligation.

L'art de prolonger la vie n'étant guère suivi, l'art de l'abrégé sera peut-être mieux reçu.

Il rendra d'abord un signalé service à ceux qui la

1. Brochure publiée par la *Société française d'Hygiène*, rue du Dragon, 30, Paris.

Nous donnons à nos lecteurs les premières pages de ce charmant opuscule, écrit avec un style plein d'humour et d'entrain, afin de leur donner un peu l'idée de ce qu'il est. R. C.

2. On sait que l'enfance fournit le plus fort contingent à la mortalité.

détestent, qui la trouvent mauvaise, mais qui n'ont pas plus le courage de s'en défaire que de se donner les peines et les soucis nécessaires pour conserver leur santé.

Il ne sera pas moins utile à ceux qui aiment la vie, car il ne tiendra qu'à eux de suivre l'habitude qu'ils ont contractée, et de prendre exactement le contre-pied des préceptes que nous allons exposer, et que nous empruntons aux auteurs les plus compétents.

C'est donc en toute confiance que nous adressons cette courte étude aux *biophiles* aussi bien qu'aux *biophobes*, bien convaincus que les uns et les autres y trouveront leur affaire.

Dans de pareilles conditions, nous sommes sûrs de contenter tout le monde et notre père, et nous comptons infailliblement sur un brillant succès. Une fois n'est pas coutume !

II. — PRINCIPES.

Pour acquérir l'art d'abrégier la vie, il faut d'abord se faire une idée au moins générale de ce qu'est la vie.

Nous pourrions comparer la vie à un peloton de force qu'il s'agit de dévider. Mais cette force est d'une nature particulière : elle se ronge, se détruit elle-même dans une certaine mesure et dans certaines conditions ; elle se conserve par son propre exercice, pourvu qu'il soit modéré ; enfin elle s'épuise par excès d'exercice et défaut d'aliment proportionnel à la perte causée par cet exercice.

Ceci est un peu métaphysique ; c'est pourquoi nous l'avons énoncé tout d'un trait pour nous en débarrasser.

Ces principes posés, est-il possible de conserver la santé ?

Indubitablement. Il suffit pour cela d'entretenir la balance dans la *caisse vitale*, c'est-à-dire de faire en sorte que les recettes et les dépenses se fassent toujours à peu près équilibre.

Est-il possible de prolonger la vie ?

S'il est vrai que l'exercice modéré, précédé ou suivi d'une alimentation proportionnée, augmente la somme de force vitale, la vie se trouve, par ce moyen, prolongée dans la mesure déterminée par la nature même de la force vitale et par les conditions de l'existence.

A vrai dire, ces limites sont assez étroites, et l'on doit s'estimer très heureux, quand on tient à la vie, de ne pas l'abréger sans trop compter qu'on la prolongera.

Peut-on l'abréger ? Oh ! pour cela j'ose dire que rien n'est plus facile, et que je n'aurai pas grand mérite à enseigner cet art.

Ce sera peut-être là une raison de plus pour qu'on m'accorde le succès sur lequel je compte. Aux innocents les mains pleines.

Entrons donc en matière sans plus tarder ; et, comme on ne saurait s'y prendre trop tôt pour bien faire, commençons par voir ce qu'il convient de faire, de faire faire, ou de ne pas faire, à l'égard des enfants pour abréger leur vie.

La vie étant un peloton à dévider, il s'agit de voir quels sont les moyens d'en venir plus vite à bout, il s'agit de savoir à quel régime physique, moral et intellectuel il convient de soumettre les enfants pour les épuiser et faire en sorte que leur vie soit aussi courte et mauvaise que possible.

III. — LA RESPIRATION.

Le principal organe de la vie est le poumon ; c'est lui qui décide, en médecine légale, si un enfant est né mort ou vif. C'est par lui que nous allons commencer.

Le poumon s'entretient et se développe par l'exercice qui lui est naturel et par l'aliment qui lui est propre, l'air pur.

Le plus sûr moyen d'abréger la vie consiste donc à priver cet organe de son aliment naturel, et à réduire son action au minimum.

On y parvient admirablement en tenant les enfants enfermés le plus possible, car on ne le peut pas absolument, et en les empêchant de crier, même de parler, de faire du bruit, de se donner du mouvement dans leur cellule.

Les personnes qui ne peuvent pas garder leurs enfants devront les envoyer à l'asile ou à l'école ; mais elles auront soin de choisir, parmi ces établissements, celui qui sera le plus encombré, et surtout elles veilleront à ce que le trajet de la maison à l'école se fasse sans que l'enfant s'arrête à jouer en route. Car il profiterait de l'occasion pour se donner

du mouvement et pour respirer l'air extérieur ; ce qu'il faut éviter à tout prix.

L'air étant approprié à nos poumons, on ne peut en prendre trop pour conserver sa santé, pourvu qu'on observe de mettre de l'huile dans la lampe à mesure qu'elle se consume.

Il n'y a donc, à ce point de vue, que la privation d'air qui puisse abrégér la vie. C'est pourquoi il importe de veiller à ce que cette privation soit aussi complète que possible.

Or, on ne peut l'obtenir, et pas sans peine, qu'en imposant aux enfants l'inaction et la confinement les plus rigoureuses, sous peine de les voir se développer, prendre des forces, au physique, au moral et à l'intellectuel, dans des proportions aussi ridicules que dangereuses, étant donné le but que nous nous proposons d'atteindre.

IV. — LES ALIMENTS.

Après le poumon vient l'estomac, qu'Hippocrate appelle le « père de famille », de la famille formée par les milliards de molécules qui composent notre organisme. Il faut donc aussi veiller de près sur cet organe, tant pour les boissons que pour les aliments.

Tous les médecins, tous les hygiénistes les plus renommés sont d'accord pour donner la préférence au régime végétal sur le régime animal, — même pour les hommes, à plus forte raison pour les enfants, — et pour préconiser la cuisine la plus simple, la moins épicée.

Les aliments végétaux, disent-ils, fournissent une nourriture à la fois plus douce et plus tonique ; les végétariens sont plus rarement malades, et plus rapidement guéris. On assure que le régime végétal, préserve et guérit les maladies de peau, les mélancolies, les hypocondries, les dysenteries, les calculs urinaires ; il donne à l'esprit plus de lucidité ; au caractère plus de douceur, de liberté, d'égalité, de fraternité ; au corps plus d'énergie ; finalement, il prolonge l'existence.

« On reproche à tort aux végétaux de nuire au développement des forces, puisqu'en tous pays ils sont les principaux aliments de la classe laborieuse et livrée à des travaux pénibles. Comme une autre preuve de leurs succès à titre fortifiant, je dirai que,

chez les Grecs et chez les anciens en général, les athlètes parvenaient à une plus grande vigueur en se nourrissant de végétaux et s'abstenant de vin.» (ROSTAN, *Hygiène*.)

Théophraste dit que manger beaucoup et manger de la viande fait perdre la raison, rend l'esprit lourd, et le jette dans une aliénation fâcheuse.

La conséquence s'impose : le moyen d'abrégier la vie des enfants, c'est de les soumettre le plus tôt possible au régime animal, et d'éviter autant qu'on pourra, quoiqu'ils le désirent, de les nourrir de végétaux et de fruits.

« La viande, dit Hufeland (*Art de prolonger la vie*, p. 231), la viande sera pour l'enfant ce qu'est le vin pour le jeune, c'est-à-dire trop forte et contraire aux lois de la nature. Voici quels en sont les résultats : on excite et on entretient dans l'enfant une fièvre artificielle ; on précipite la circulation du sang ; on augmente la chaleur, et on dispose le corps à des crises violentes et à des inflammations. Un enfant nourri de la sorte a l'air bien portant ; mais la plus petite cause suffit pour mettre tout son sang en mouvement, et, quand les dents commencent à pousser, que la petite vérole et autres fièvres se déclarent, causes qui, par elles-mêmes, portent le sang à la tête avec violence, alors on peut s'attendre à des fièvres, à des convulsions, à des coups de sang, inflammatoires, etc.

« La plupart des hommes croient qu'on ne peut mourir que de faiblesse ; on meurt aussi d'un excès de force et d'irritation, et c'est à quoi expose l'usage mal entendu des stimulants. Outre cela, une nourriture aussi forte accélère, dès le commencement, le processus de la vie et amène la consommation ; on donne trop d'activité à tous les systèmes et aux organes, et, au lieu de fortifier la vie, on procure les causes qui l'abrègent. On ne doit pas non plus oublier que, par là, on accélère trop le développement des dents, et, par suite, la puberté, un des moyens qui abrègent le plus la vie, et qui ont l'influence la plus fâcheuse sur le caractère même. » Il va de soi que, ce que Hufeland dit de la viande s'applique également à ses extraits, y compris les potages, les consommés, etc.

Il n'y a donc pas à hésiter ; si vous voulez abrégier la vie de vos enfants, faites-leur manger beaucoup de viande.

Etc., etc.

ROUXEL.

SOCIALISME CHRÉTIEN

Conférences de l'abbé C. M.

II. — LES TROIS PHASES DE L'EPOPÉE CHRÉTIENNE

Nous avons dit que l'évolution de l'âme humaine doit franchir successivement trois phases : 1° d'épuration, qui est la séparation progressive de l'élément psychique d'avec le fond d'impureté et d'inertie auquel chaque être vivant tient ici-bas par son corps matériel et ses passions inférieures ; — 2° d'union progressive de l'élément psychique épuré avec l'élément supérieur, avec l'élément divin qui nous sollicite ; — 3° de pénétration totale de l'élément psychique par ce principe supérieur, avec tous les merveilleux résultats qui s'ensuivent, c'est-à-dire l'illumination et l'intuition, la toute vue et la toute vie.

Or, comme il en est pour l'individu, ainsi en est-il pour l'agrégat, pour toute l'Humanité en général, pour l'Humanité chrétienne spécialement, qu'il nous est plus facile et plus utile de considérer. La vraie division de l'Epopée chrétienne, comme de l'évolution individuelle, est donc en cette triple phase : séparative, unitive, illuminative.

Marquons-les d'abord chacune à sa place.

I. — Vous vous rappelez par quelle parole notre Saint Livre déclare ouverte l'histoire de l'Humanité après la chute : « Et Dieu dit au serpent : J'établis l'inimitié entre la femme et toi, entre ta race et la sienne ». Dans le style parabolique de la Bible, la femme est le symbole de l'âme, le serpent est l'image du fluide rampant, passionnel. Symbolisme motivé, certes, puisque le serpent cache sous des apparences séduisantes un venin dont il ne meurt pas, lui, mais dont nous mourrions, nous, s'il s'insinuait

dans notre sang : comme le poison de la vie sensuelle tue l'âme qu'il infecte. Aussi le devoir est indiqué par Dieu à l'homme tombé dans le sensualisme, de haïr sa chute, de lutter contre son séducteur et de s'en séparer, de s'en affranchir toujours davantage.

Ecoutez maintenant comme Dieu parle, après la déchéance de la Religion primitive, à l'homme dont il veut faire l'initial missionné de la Restauration Religieuse, ou « le Père des Croyants », ainsi que le nomment de concert Juifs, Musulmans et Chrétiens. « Ièvè dit à Abram : Sors de ton pays, de ta race, de la maison de ton père et va-t'en dans la terre que je te montrerai. » — Genèse, XII, 1 — « Sors, toi qui dois engendrer la Société nouvelle ; sépare-toi de cette organisation vicieuse et injuste. » De fait, Abram se sépare, se met en chemin, et tant que n'est pas fondée la société nouvelle, il est toujours *in viâ*, chassé par la famine, du pays même où ses fils doivent régner plus tard et regorger de richesses, mais où manquent, jusqu'au jour triomphal, le pain qui fortifie et le vin qui réjouit. En attendant, Abraham promène ici-bas sa tente, forcé par les injustices sociales de la lever et de repartir, dès que les délices de la vie ou les séductions du favoritisme lui suggèrent de se confondre dans telle nation avec tel peuple.

Et longtemps après « le père des Croyants », la phase de séparation non seulement se continue mais s'organise. Par Moïse, le divin voyant et l'immortel législateur, le peuple hébreu — *hébreu* signifie séparé, exilé, émigrant — se sépare et s'enfuit de l'Egypte, écrase les Chananéens pour ne pas se mêler à eux ; et toute la législation, toute l'organisation mosaïque n'a qu'un but : séparer l'adorateur de Ièvè de tous les autres hommes, séparer le peuple de Jèvè de tous les autres peuples, même par son extérieur, par sa façon de se vêtir et de se nourrir, comme par sa façon de penser, de prier et d'agir. L'opération même fut si bien faite qu'après des dizaines de

siècles le succès dure encore, car le Juif partout dispersé, noyé dans tous les peuples, surnage malgré tout, reste juif, et, quoi qu'il veuille, fait figure à part, se reconnaît toujours entre les autres hommes. Moïse représente donc dans l'évolution religieuse la phase séparative.

II. — Après Moïse, Jésus-Christ; après la phase séparative, la phase unitive : Jésus-Christ représente, en effet, l'union de l'élément supérieur avec l'élément inférieur, du Verbe intellectuel avec l'homme charnel : « *Et Verbum caro factum est* », comme nous dit saint Jean; Jésus-Christ est la chair unie au Verbe et le Verbe uni à la chair.

III. — Et après Jésus-Christ, c'est lui qui nous l'annonce, après Jésus-Christ, le Saint-Esprit : « Moi, je m'en vais vers mon Père..., mais je prierai mon Père, et il vous enverra un autre libérateur, l'Esprit de Vérité... Certes, j'aurais encore beaucoup à vous dire, mais des choses que vous ne pourriez porter maintenant. C'est le Paraclet, l'Esprit de Vérité, quand il sera venu, qui vous fera entrer dans toute la Vérité... Et alors, ô Père, je leur donnerai la clarté que tu m'as donnée dans l'unité qui m'unit à toi, car ils seront un avec moi, comme moi avec toi. » — *Jean*, XIV, 12, 16; XVI, 12, 13; XVII, 22.

Jésus-Christ, dans une de ses paraboles, a du reste marqué ces phases successives, et il les a représentées comme des sorties de Dieu, comme des apparitions de Dieu au milieu des hommes pour leur persuader de travailler à sa vigne : « Le Royaume Céleste est symbolisé par un père de famille qui dès le matin vint louer des ouvriers pour sa vigne... Il sortit de même vers la sixième heure... et vers la neuvième... puis vers la onzième. » — *Matth.* XX.

Les phases ou heures, après l'invitation initiale, sont bien au nombre de trois. Et — rien n'est dit au hasard, surtout les nombres, dans les livres sacrés — je vous ferai remarquer que l'in-

tervalle signalé est moins long entre Jésus-Christ et le Saint-Esprit qu'entre Moïse et Jésus-Christ, car de la neuvième à la onzième heure il n'y a que deux heures, tandis qu'il y en a trois de la sixième à la neuvième.

Le Mosaïsme en effet avait trois opérations à faire : se séparer, se constituer, préparer le christianisme. Le christianisme n'en a que deux : 1° Unir l'esprit à la lettre, qui est chose déjà constituée, trop constituée ! 2° Dégager l'esprit de la lettre. Et, cette seconde opération achevée, ce sera le règne de l'Esprit, le soir divin, la rétribution payée aux bons ouvriers de la vigne.

Certes, l'étonnement doit friser l'incrédulité, dans les esprits superficiels et bavards pour qui les paroles sont des phrases, lorsqu'ils entendent dire que chaque mot d'une parabole est calculé et significatif. Écoutez pourtant : « Le maître de la vigne sortit encore vers la sixième et vers la neuvième heure. » Vous entendez : entre ces deux époques religieuses, une conjonction, rien de plus : pour montrer l'enchaînement de la révélation chrétienne avec la révélation mosaïque, dont Jésus-Christ dit, en effet, qu'il est venu la parachever, non la détruire.

La Thora était une loi sociale et une loi cultuelle.

Pour parachever la loi sociale de Moïse, qui était alors propre aux Juifs et qui fait encore aujourd'hui par eux son témoignage de solidité et de solidarité, il fallait la rendre universelle, la prêcher non plus seulement à un peuple, mais à tous les peuples : c'est bien ce que fera Jésus-Christ, et mieux encore, par son Evangile : « Allez, dit-il, et prêchez la bonne nouvelle à toute créature. »

Pour parachever la loi cultuelle, trop extérieure, trop matérielle, trop littérale, il fallait unir la piété intérieure aux formes extérieures, et peu à peu dégager complètement l'esprit de la lettre. C'est bien encore ce que fait Jésus-Christ : « La lettre tue, dit-il, si l'esprit ne la vivifie.

Quiconque adore Dieu, qu'il l'adore en esprit pour l'adorer en vérité ! »

J'aurai donc à vous exposer au point de vue social le Préchristianisme moïsiatique, ou phase séparative de l'évolution chrétienne. Je vous dirai ensuite le christianisme de Jésus-Christ ; les moyens qu'il a dû employer et les obstacles qu'il a dû vaincre pour opérer cette union dont il était chargé, cette endosmose, si je puis dire, de l'esprit par la lettre.

Mais d'abord, avant de raconter le passé, saluons dans l'heure qui sonne l'aurore de la phase à venir. Car il commence à poindre, si je ne m'abuse, ce règne de l'Esprit enfin victorieux de la Lettre. Ce n'est que l'aube, non le plein jour. Pourtant, si les vallées sont encore remplies d'ombre, si les habitants de la plaine dorment encore ou marchent enveloppés de brouillard, les rayons du soleil oriental illuminent déjà la montagne, et l'habitant des hauteurs s'éveille aux célestes clartés. Quelques âmes, chaque jour plus nombreuses, sentent se développer en elles le sens intérieur, et percent, sous les symboles, sous les formules, sous les pratiques du culte, la vérité métaphysique, sociale et morale, la vraie et universelle religion enfin, qui est à toutes les cérémonies et à toutes les théologies ce que l'âme est au corps, ce que l'esprit est à l'âme.

Chose troublante, mais prophétisée ! Il semble aux chrétiens de la Lettre que le christianisme se fond dans cette spiritualisation du christianisme. Et à moi, il me semble entendre les habitants d'une région brumeuse, les habitués des brouillards de Londres, traversant la Tamise, puis la Manche, et qui croiraient, voyant se fondre les brumes, que c'est l'air qui s'anéantit et que la respiration va leur manquer, là-bas, sur l'autre rive, au clair pays de France.

Non ! le brouillard n'est pas l'oxygène : l'air, au contraire, sera plus respirable quand se sera fondue la brume.

Rassurez-vous donc, hommes de petite foi,

quoique de grande crédulité, le corps matériel de Jésus, l'apparence extérieure du christianisme s'éthérise, disparaît presque dans le bleu du ciel. Jésus lui-même avait prédit et motivé cette transformation : « Il vous est avantageux que je m'en aille, a-t-il dit, car si mon corps ne disparaît pas à vos yeux, l'Esprit Saint n'apparaîtra pas à votre raison — *Expedit vobis ut ego vadam ; nisi enim abiero Paraclitus non veniet ad vos.* » — Joan, XVI, 7, — Non, dans cette raréfaction, dans cette vaporisation du matérialisme religieux, la vraie religion ne périt pas : le vrai catholicisme grandit au contraire de tous les accroissements spirituels de la science, de la justice, de la solidarité universelle...

C. M.

Christianisme Scientifique et Social

COMMENT L'ANCIENNE FOI SE PERD, ET POURQUOI ELLE
DEVAIT SE PERDRE

« Quoi ! le Christ du Vatican royal a dressé des bûchers ; il a fait rôtir des milliers d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants ; il a commandé le sac de Béziers et le massacre de ses habitants, sans distinction d'âge et de croyances ; il a fait la Saint-Barthélemy, organisé les noyades, les flambades et les agonades, les proscriptions en masse les autodafés, la torture des chevalets et tant d'autres abominations ; — de nos jours encore, pendant que les prolétaires, les pauvres, les humbles, les petits crient miséricorde sur toute la terre aux oreilles des politiciens qui les oppriment et les affament, lui, ce christ, se range du côté du manche, il se met avec les tyrans contre les victimes, avec les opulents contre les dépenaillés, avec les puissants contre les faibles ! Quoi ! ce Christ gorgé d'or et de sang, couvert de pourpre et de pierreries, fait rafe de millions et... Mais qui pourrait énumérer tout ? qui l'oserait ?

« Et vous voulez que les honnêtes gens, que les consciences droites qui forment, quoi qu'on en dise, la grande masse de l'Humanité, prennent ce

Christ pour un Dieu ! Moi je m'étonne qu'on puisse encore le prendre pour un homme !... Il a plutôt l'air d'un démon...

« Oh ! pardon, Maître adoré, divin Seigneur Jésus, pardon d'avoir pu, d'avoir dû mêler votre saint nom à tous ces crimes, qui sont les nôtres et pas les vôtres ! C'est nous seuls qui vous avons ainsi tué dans l'esprit des hommes ! C'est nous qui avons précipité la chrétienté dans l'abîme de ténèbres, de doutes et de blasphèmes où elle roule pour son malheur. Pitié. Seigneur, sinon pour nous, du moins pour ces peuples qui ne sont pas coupables d'avoir perdu leur foi. La responsabilité en incombe à d'autres qu'aux simples particuliers ! Malheur à nous, trafiquant du Temple, politiciens du sanctuaire !

« Quand un génie, comme fut l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, ne put pas, en 1832, à l'heure décisive de sa chute, démêler dans le système du Vatican, les deux institutions l'une divine et l'autre humaine, l'une spirituelle et chrétienne, l'autre temporelle et césarienne, qui s'enchevêtrent dans ce système et s'y enlacent par des nœuds inextricables, comment voulez-vous que des millions d'esprits moins versés que Lamennais dans les choses de la Religion, ne vinsent pas naufrager à leur tour contre l'écueil où sombra si misérablement la foi de ce prêtre infortuné !

« Dieu, qui est la Justice, fera grâce aux innocents ! Et ce même Dieu, qui est aussi la Miséricorde, fera grâce aux coupables ! car ce qui est arrivé, devait arriver pour le triomphe suprême de Jésus-Christ et de cette Humanité même qui est son Corps social, — corps douloureux et souffrant jusqu'ici comme l'avait été son corps individuel jusqu'à l'heure de sa mort ; demain corps glorieux et transformé, comme on le vit prophétiquement à l'heure de sa résurrection.

« Tout ce que nous voyons est déplorable, et c'est burlesque ; oui, mais c'est aussi providentiel. Cela vous étonne. Ecoutez-bien, et comprenez comment tout cela va tourner forcément au triomphe du Saint-Evangile par le triomphe même des monades vivantes qui formeront le Corps social du Christ.

« Aujourd'hui, grâce à l'émancipation générale de ces monades, et à l'instruction superficielle qui se répand dans les masses, il surgit de partout une fourmilière d'ambitieux et de petits politiciens qui veulent, eux aussi — et c'est leur droit — se faire une place au Soleil. Pour se tailler leur petit do-

maine, ils sont forcés de jouer des coudes et des pieds. Ils y travaillent *per fas et nefas*, des ongles et du bec, par la langue et par la plume ; au besoin, leur encre est du venin, leur salive est un fiel ou du poison. Quand une supériorité morale les gêne, ils la salissent et la rabaissent ; quand une tête dépasse leur tête, ils la rabattent ou la suppriment.

« Ce serait miracle, si dans peu de temps il restait debout, intacte, une seule personnalité puissante dans l'Eglise ou dans l'Etat. Et, quand tout sera réduit à la mesure commune, laquelle ne saurait être bien élevée, que restera-t-il pour dominer cette masse, aplatie comme un macadam par le rouleau de l'égalité ? Une seule tête portera haut, bien au-dessus de toutes les médiocrités humaines : cette tête est la tête Divine du Christ, destinée à devenir la tête même de l'Humanité. Une seule doctrine survivra, planant au-dessus des systèmes rasés de toutes nos écoles et de toutes nos Eglises, et cette doctrine sera celle du Saint-Evangile, qui est bien mieux encore que ne le pense Strauss *le recueil de tous les lieux communs de l'entendement humain*.

« Tous les enseignements passent ; seul l'enseignement du Verbe ne passera pas : *Verbum tuum Deus, permanet in æternum !* — Ps. CXVIII, 89.

« En avant donc ! l'œuvre, après tout, n'est pas si mauvaise. Aussi va-t-elle vite ! Comptez, si vous le pouvez, les publications, revues, journaux, feuilletons, romans, mémoires, livres et brochures ; comptez les chaires d'enseignement public, les tribunes officielles ou libres, où l'on mène rondement ce branle-bas universel. Et ne jetez la pierre à personne, s'il vous plaît : cette besogne est la besogne commune ; vous y travaillez tous. Les prêtres eux-mêmes s'y sont attachés, car elle est juste, très juste la parole de Saint-Simon : *Les derniers défenseurs du vieux système romain, sont ceux qui travaillent le mieux à sa destruction*. On se tromperait fort si l'on croyait qu'on ne trouve des barons, des marquis, des ducs, des comtes et des princes, affiliés au *nihilisme*, que sur les bords de la Néva et de la Moscova. Ils foisonnent sur les rives de la Seine, de la Sprée, de la Tamise, du Danube, du Tibre et du Manzanarès — partout.

« Ce labeur salulaire porte, dans la langue parabolique du Christ, le nom de *Jugement dernier*, et nous savons à présent que ce dogme est tout aussi rationnel et non moins scientifiquement social, que

tous les autres dogmes. Oui ! le *Jugement final* se fait, mais nous n'en sommes encore qu'aux préliminaires. A ces assises solennelles, le Christ préside par son esprit, par son Evangile, et les douze Apôtres ont pris place à ce tribunal, puisque c'est bien d'après les principes de leurs saintes prédications, et sur les idées de *Liberté*, d'*Egalité* et de *Fraternité* dont ils répandirent les germes sur la terre, que se fait aujourd'hui le Jugement définitif de tous les systèmes politiques et de tout le vieux régime. Et ce jugement restera sans appel en cassation, car il n'y a pas de Tribunal supérieur à celui de la conscience publique, informée comme elle est par l'Esprit de Jésus, qui est un esprit de Justice et de Vérité absolues. »

Abbé ROCA.

(*Le Glorieux Centenaire et le Monde nouveau*).

Canada, 31 janvier 1894.

Correspondance

CHER MONSIEUR CAILLIÉ,

Toujours de plus en plus convaincu et absolument certain que nous touchons aux temps annoncés par les Ecritures et que nous sommes à la veille des événements les plus importants de l'histoire de ce monde et peut-être de celle de tous les mondes, je continue à vous tenir au fait de mes impressions, à mesure que les faits quotidiens et les réflexions qui surgissent en moi se produisent. Parmi les signes précurseurs de la seconde venue du Christ et contemporains de l'éviction de Satan¹ du monde, je démêle très distinctement le triomphe de la femme, de celle qui doit lui écraser la tête, comme il est dit dans la légende ou l'histoire de l'Eden. Ne la voyez-vous pas se manifester partout, cette assumption de la femme ? Ne la chantez-vous pas vous-même en vers qui me paraissent d'autant plus beaux et vrais, maintenant que je les comprends, qu'ils me semblaient excentriques avant que j'en pusse, — grâce au déplorable état de mon âme, — en saisir le sens profond. A l'exposition de Chicago, la femme a proclamé ses

1. Satan c'est le Césarisme dans l'Eglise et dans la Politique.

droits d'une façon retentissante et qui la pose désormais comme l'égale de l'homme dans l'humanité terrestre. Ici, au Canada, la femme du nouveau gouverneur que l'Angleterre nous a envoyé est une véritable incarnation de la puissance féminine, et sa présence dans mon pays ne contribue pas peu à me confirmer dans ma conviction. Un autre signe de l'approche du royaume de Dieu qui sera précédée de la chute définitive du règne de Satan, c'est le rapprochement manifeste des sectes religieuses, l'apaisement des haines confessionnelles dont le protestantisme donne partout la preuve, dont le catholicisme lui-même donne aussi la preuve par l'attitude actuelle de son chef à l'égard de la France républicaine. Le congrès des religions de Chicago démontre ainsi clairement que le temps est proche où Dieu sera adoré en esprit et en vérité et où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. N'y a-t-il pas partout rénovation religieuse? En Amérique, les bulletins de librairie sont remplis d'ouvrages nouveaux traitant de questions religieuses. Puis, il y a encore les signes dans le firmament qui doivent accompagner les événements consolants pour tous et terribles pour les méchants qui se préparent. Je vous en ai déjà dit un mot, mais voici du nouveau. Je lis dans un journal canadien français de Montréal que M. Flammarion lui a adressé une lettre qui doit paraître dans quelques jours et dans laquelle l'illustre astronome parlera des deux brillantes étoiles que nous voyons chaque soir au coucher du soleil et qui devancent toutes leurs sœurs dans l'immensité céleste. C'est le fait que M. Flammarion choisit un journal de mon pays, où jamais encore il n'a rien publié, pour parler de ces choses, qui me met encore la main à la plume pour vous le signaler, cet événement avec tant d'autres qui rendent inébranlable chez moi la certitude de la fin du vieux monde et de l'accomplissement de la délivrance des religieux et des bons. Je parle de toutes ces choses à mon entourage qui, naturellement, n'en peut rien croire, et c'est bien l'un des caractères les plus épouvantables de ma situation que cette sérénité des miens en présence de la plus terrible catastrophe dont fasse mention l'histoire de la terre. L'Antéchrist est vaincu et c'est pour lui que M. Alber Jhouney a écrit ce vers :

Je suis l'homme tombé de la chute dernière.

C'est de lui encore que M. Jules Bois parle, en vérité bien inspiré, quand il dit :

Vous mourrez tout entiers, vous qui n'avez su vivre
Que dans les assouvissements et les ivresses ;
Vous mourrez sans honneur, dans la froide détresse
D'avoir été cadavre au lieu d'avoir vécu.

Malheur à vous qui êtes des sépulcres blanchis et qui êtes arrivés morts dans votre dernière incarnation. Vous avez été condamnés à cette mort le jour où Jésus touchant le figuier stérile lui dit : « *Tu ne porteras pas de bons fruits désormais. Et tout arbre qui ne portera pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.* »

Aussi respectueusement que je puis,

X...

★
★

Je suis complètement de l'avis du frère qui m'écrit ces lignes. Notre époque est grave par les événements importants qui s'annoncent et dont on reconnaît facilement les signes précurseurs. Que les hommes légers et antireligieux gardent les coquilles de noix qu'ils ont sur les yeux, libre à eux, puisque le libre arbitre est le don inhérent à la créature humaine et aussi indispensable au progrès de son âme et à la création de sa puissance et de sa perfection, qu'au sculpteur l'est son burin. Mais nous, qui croyons au Dieu gouvernant l'Univers et dirigeant par ses Messies dans la voie de la salvation les hommes tombés dans l'aveuglement de la révolte et soumis à la loi d'expiation et d'épreuve, nous devons sagement nous recueillir. On voit bien qu'il y a là un vieux monde pourri d'égoïsme, qui doit mourir, pour faire place à un monde nouveau, qui s'avance déjà la balance de Justice à la main, pendant que dans l'autre il agite la bannière d'Amour. C'est le Christianisme, le vrai, qui veut prendre décidément son droit de cité. Qu'on veuille bien se donner la peine de lire les admirables livres de l'abbé Roca : *La Fin de l'Ancien Monde et Nouveaux Cieux, Nouvelle Terre*, et l'on comprendra bien vite l'importance de notre époque, sa grandeur et sa beauté.

René CAILLIÉ.

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

L'Emancipation de l'homme

QUATRIÈME ENTRETIEN

Mes frères, l'alliance des âmes et la fraternité des Esprits feront l'objet de cet entretien, que je m'efforcerai de rendre lucide à toutes les intelligences humaines dont le développement m'assure le désir et l'attention.

L'âme, essence de vie, mouvement de l'infini, sourde rumeur de l'enfantement continu, explosion de l'ardeur, attente de l'épanouissement, tourbillon de germinées livrées à l'élément fructificateur; l'âme détermine toutes les sensations de l'être, depuis le caressant effluve qui fait éclore, jusqu'à l'émanation délétère qui tue.

L'âme rayonne en démonstrations incessantes : elle meut le visible et l'invisible par d'inépuisables pulsations; elle lie le passé au présent, le présent à l'avenir; elle alterne l'activité de la vie par l'immobilité de la mort pour affirmer la loi de transmission, et celle du progressif enchaînement des facultés différentes de l'esprit.

L'âme indivisible s'exprime en Dieu. Elle est l'abondance du principe vital, formé dans l'absolu et l'éternité; elle est le foyer des chaleurs, la source des forces, le noyau attractif des mondes qui puisent à ce foyer et à cette source les chaleurs de fécondation et les forces d'accroissement.

L'âme divisible, dépendance de l'âme indivisible, se détache en étincelles de la flamme pure et remonte au principe divin, lorsqu'elle n'a fait tressaillir que des ébauches.

L'âme remplit des fonctions incomplètes quand

elle s'attache seulement à l'être matériel ; c'est qu'alors elle façonne le mouvement sans lui donner d'autre direction que le besoin de la matière et qu'elle abandonne la matière sans concevoir d'appréhension et sans emporter de souvenirs. L'âme est engagée définitivement lorsqu'elle subit la pression de l'intelligence qui développe en elle le sentiment des douleurs passées et l'effroi des dangers futurs ; lorsqu'elle commence à être entraînée par la force du raisonnement, et non plus exclusivement par les démonstrations brutales de la matière ; lorsqu'elle allie l'instinct de l'affermissement à l'instinct de la conservation ; lorsqu'elle découvre des joies ailleurs que dans la satisfaction matérielle et qu'elle balance les caprices de la sensualité avec les douceurs d'un attachement plus durable ; lorsqu'elle demeure dans la prostration, l'attendrissement, la désespérance après la commotion, l'émotion, la perte et la séparation ; lorsqu'elle fait du passé la leçon de l'avenir ; lorsqu'elle détermine la physionomie de la matière en y imprimant ses félicités et ses angoisses, ses craintes et ses convoitises.

C'est que l'âme dans la filière des transformations, se trouve enfin en contact avec une empreinte matérielle dont l'amélioration est le fruit de l'enchaînement des transformations de races, et qu'arrivée à ce contact, l'âme reçoit un gage d'amour divin par le don de l'immortalité. La créature brève disparaît ; la créature complète s'annonce.

Les âmes absorbées dans l'infini et rendues par l'infini à l'activité du visible et de l'invisible, font resplendir la dilatation des forces primordiales, soit qu'elles se confondent en Dieu, soit qu'elles concourent à l'équilibre de l'universalité des créations, par l'émission de facultés et d'appétitudes tout à fait disparates et contraires les unes aux autres.

Cette concentration en Dieu, ces dilatations diverses du principe vital, démontrent la fusion des organes générateurs de la nature animée, et

l'esprit, en fondant la personnalité de l'être collectif, affirme encore l'alliance indissoluble des créatures, par la lumière qu'il apporte de la spiritualité de l'âme et de l'immortelle perfectibilité de sa marche, à lui esprit.

L'esprit favorise les instincts de la matière dans ses premiers rapports avec l'âme, puis il se dégage naturellement par l'effet des transformations de l'enveloppe, puis il s'élance ou s'attarde dans la voie du perfectionnement.

L'âme, dont le sens spirituel se dilate à mesure que la pensée s'élève, l'âme colore la pensée humaine avec l'imagination. C'est alors que sont parfaitement distinctes les propriétés de l'âme et celles de l'esprit. L'âme émancipée par l'esprit devient lucide des honneurs divins ; l'esprit, illuminé par l'âme, cherche et découvre les horizons de la science universelle. L'âme, source d'illusions fatales, lorsque l'esprit ne peut les régler et les contenir avec la solidité de l'intelligence et l'émanation morale du jugement, l'âme se fait l'inspiratrice du talent, le souffle du génie lorsque l'esprit lui prête l'assistance de ses labeurs, l'appui de sa force, et qu'il la garantit de l'exagération comme de l'abattement dans le parcours de leur destinée commune.

Toutes les âmes dérivent du même principe. Tous les Esprits puisent dans l'origine impure de la matière, la dépendance des instincts de l'animalité ; et tous s'élèvent par le dégagement de l'émanation spirituelle de l'âme, dégagement qui ne peut avoir lieu que par les efforts de l'Esprit en travail de son développement intellectuel.

Tous les Esprits ont la même marche à effectuer, le même but à atteindre ; mais tous les Esprits n'arrivent pas ensemble à la même étape.

Ceci démontre la distance établie entre eux par l'emploi différent du temps et des facultés. Cette distance peut s'opérer dans la première explosion de l'individualité, se maintenir ou

disparaître dans la seconde, dans la troisième, dans toutes les associations de l'âme, de l'esprit, et de la forme charnelle. La distance qui est marquée entre les Esprits disparaît par l'effet du courage, d'une part, de l'indolence d'autre part. Lorsqu'elle s'accroît dans une immense proportion, elle semble être un démenti à la justice de Dieu, et pourtant cette justice ressort lumineuse de toutes les combinaisons de l'intelligence éternelle.

L'âme, semence des mondes, répandue en organes sensitifs et générateurs dans la lumière, y féconde l'Esprit par l'élargissement du principe qui l'anime elle-même, et ce principe s'accroît indéfiniment.

Esprit, œuvre languissante de Dieu, tu n'es au début qu'une forme indécise de l'idée, un essai tremblant de la mémoire, un apport inconscient de la volonté; mais tu dois acquérir la précision de la forme, la ténacité du souvenir, la responsabilité de l'acte ! mais tu devras planer sur les créations en regardant le Créateur!!!

Esprit, de ton aurore je passerai à tes fatigues, de tes fatigues à ta gloire, pour faire adorer ici la puissance et la sagesse à qui tu dois l'être et l'immortalité!!!

.

Mes frères, l'esprit commence par donner aux démonstrations matérielles plus de concordance entre elles que l'âme seule n'en pouvait obtenir; puis il se montre désireux des alliance de l'âme avec l'âme, sans y chercher la satisfaction des sens matériels; puis il conçoit des améliorations et caresse l'espérance de la réussite; puis il institue la famille, la fusion des intérêts, la réciprocité des manifestations, l'établissement des limites de possession, l'échange des produits pour fonder une harmonie de plusieurs sur un même point du territoire.

La formation de la famille, de la propriété, de la société est antérieure à la qualité humaine de

l'esprit; mais les races les plus rapprochées de cette qualité suivent tellement l'impulsion humaine qu'elles sont presque déshéritées de l'entraînement de leur nature vers des natures identiques, et qu'elles manifestent leurs instincts de sociabilité à l'homme plutôt qu'à toute autre créature.

L'amour maternel est un sentiment de l'âme, mais il n'acquiert de stabilité que par le développement de l'esprit à l'état humain.

L'amour des espèces entre sexes différents est aussi un sentiment de l'âme dans le sens primitif de la création; mais il dessine la domination de l'âme sur la matière ou celle de la matière sur l'âme. L'esprit dans l'enfance n'apporte des forces qu'à la matière; l'esprit dans son développement détruit peu à peu les tendances charnelles et rien que charnelles; l'esprit éclairé comprend l'abjection de la matière et lutte contre l'envahissement des passions bestiales, en soumettant les fonctions de la vie corporelle à l'idée du devoir humain et à l'aspiration de la liberté spirituelle.

Le devoir humain fait servir les humiliations de la chair à l'agrandissement de l'esprit, et l'aspiration vers la vie spirituelle détourne la pensée des dégradations momentanées de l'esprit humain.

L'agrandissement de l'Esprit par l'accomplissement des devoirs qui incombent à l'Esprit, la liberté spirituelle conquise par l'émancipation des forces mêlées de l'âme et de l'esprit, voilà, mes frères, le travail imposé à votre intelligence par l'arbitre des destinées humaines, par le Dieu d'amour de qui émanent tous les amours, par l'édificateur de toutes les puissances spirituelles, par l'ordonnateur des grâces qui tombent sur vous après ces jours maudits où vous avez violé les plus simples maximes de droit commun, les règles les plus élémentaires d'équilibre social, les plus augustes, les plus saintes lois de la religion universelle, c'est-à-dire, de la religion des

mondes d'élite établie en parfaite connaissance de la loi divine.

L'émancipation intellectuelle des masses se prépare par l'élévation morale des intelligences. Tous les esprits, dilatés moralement par l'affranchissement des entraves de la matière, savent qu'il y a un principe de vie, source d'animation et de force vitale ; un principe de sagesse dont l'arrangement visible des forces animées n'est qu'une des plus faibles preuves ; un principe de lumière dont chaque soleil n'est qu'une réflexion dans cette immensité de mondes et de soleils ; un principe d'immortalité que la pensée recueille lorsqu'elle va de l'arrière à l'avant et qu'elle cherche l'éclair au sein de l'ombre, le mot de Divin dans le silence du cœur.

L'ordre social, base de l'émancipation intellectuelle des masses, doit être l'œuvre de ceux qui comprennent les principes de la création et qui en adorent l'auteur. Adorer Dieu, c'est l'expliquer par la logique de la raison et le prier avec le sentiment de ses éternelles splendeurs.

La raison humaine s'étiole dans les serres de la superstition ou s'étale grotesquement dans la science du matérialisme. La raison humaine s'élèvera au-dessus des étouffantes étreintes lorsqu'elle détruira les folles témérités de l'enthousiasme et les orgueilleuses présomptions de la pensée, avec les justes appréciations des devoirs et des honneurs humains.

La raison humaine deviendra le régulateur des sociétés civilisées, lorsque les hommes, réunis en un seul peuple, s'affranchiront des deux écueils de l'intelligence humaine : la fausse démonstration de Dieu et la négation de Dieu ; lorsque la figure de Dieu resplendira dans le vaste champ de la perfectibilité des œuvres de Dieu.

Oui, arrière tous les subterfuges employés pour désigner la face de Dieu ; pour caractériser sa puissance, établir sa justice ! Arrière tous les documents humains dont la coupable ou sottise rédaction dénature le principe divin ! Arrière les fana-

tiques et les imposteurs, les prétendues sciences, les libres divagations et les petitesse morales, devant l'inaltérable majesté créatrice, conservatrice et réparatrice !!!...

Bénissez la providence divine, pauvres esclaves de l'égoïsme, de la cupidité, de l'orgueil, de l'ignorance, de la force brutale et des envahissements hypocrites. L'heure de la délivrance est sonnée, et Dieu le révèle dans l'excès même de votre honte par l'excès de son amour !!!...

L'esprit explique Dieu par la raison ; l'âme le prouve par le sentiment. L'esprit détaille les perfections de Dieu, et cherche ses rapports avec la créature ; l'âme s'élance vers Dieu pour l'aimer. La raison établit des preuves ; l'amour met sa gloire à se purifier, à se rendre digne de Dieu. Lorsque l'amour est restreint, la raison est étroite ; lorsque l'amour est nul, la raison n'est pas formée.

L'amour exclusif pour l'idéal de Dieu et qui ne s'étend que sur cet idéal, est une déviation du sentiment, causée par la faiblesse de la raison. Les transports de l'imagination amènent presque toujours les illusions des sens charnels, et la pensée devient solidaire de ces désordres par des combinaisons qui poussent jusqu'aux plus extrêmes limites du possible.

L'amour pour Dieu doit s'appuyer sur la pratique de sa loi. La raison, apanage de l'esprit d'accord avec le sentiment, dilatation de l'âme, érige le culte de l'adoration dans le sens large et communicatif qui convient à l'Esprit émancipé, à l'âme purifiée des écarts de l'imagination, mais toujours altérée d'amour, mais toujours inassouvie d'élan et de désirs.

Mes frères, l'émancipation de l'homme commencera au règne de la raison. La raison, c'est l'amour. L'amour, c'est l'entente des lois de la fraternité universelle. C'est le respect de la vie, la pratique de la justice et du dévouement, de l'oubli des injures et de la réparation des offenses. C'est

le devoir accompli dans toute sa rigueur, la pitié exercée sous toutes les formes. C'est l'excellence de ce commandement divin :

« AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES, ET PRIEZ
« EN VOUS AIMANT, SI VOUS VOULEZ QUE VOTRE
« PRIÈRE SOIT EXAUCÉE. »

Un ami du Monde invisible.

Décembre 1870.

Musique mystique

Le 3 novembre, la Directrice de *l'Aurore* consentit à se rendre à une séance musicale donnée par M. X... qui s'intitule lui-même « un Mystique inspiré ». Son inspiration lui vient, dit-il, des Esprits de ceux qui ont habité la terre, et lui-même désigne parfois la personne qui se trouve auprès de lui lorsqu'il joue du piano ou qu'il chante. La partie musicale de son programme semble être à ses yeux une sorte d'initiation par laquelle doivent passer les personnes désireuses d'assister aux séances plus étranges encore où se produisent des effets physiques de transport d'objets ou de matérialisation de mains invisibles qui frappent les assistants de tous côtés ¹. La duchesse de Pomar nous a dit avoir été très satisfaite des deux séances auxquelles elle a assisté. La première, comme nous venons de le dire, a été spécialement consacrée à la musique. Dans une complète obscurité — M. X... n'est pas encore arrivé à obtenir les phénomènes à la lumière ² — l'artiste inspiré joue avec une virtuosité stupéfiante des pièces symphoniques de tous les genres, et il est aisé de reconnaître le style des différents maîtres qui l'inspirent tour à tour. Le plus extraordinaire des morceaux de musique exécutés par M. X... est sans

1. Nous apprenons que M. X... a tout à fait renoncé à ces sortes de séances, il continuera seulement ses concerts mystiques.

2. Il est reconnu par les savants qui ont étudié les phénomènes spirites que l'obscurité est une des conditions nécessaires à leur production, ou du moins qu'il est très difficile d'obtenir la même intensité du phénomène en pleine lumière. On a lieu de croire que ces effets physiques se produisent au moyen d'une condensation d'atomes invisibles, sur lesquels la lumière agit de la même façon que les rayons du soleil sur le brouillard. Cependant les savants français et italiens, qui ont étudié avec le médium Eusapia à Milan, ont obtenu, d'une façon fugitive, je crois, mais réelle, le phénomène en pleine lumière.

contredit celui intitulé : « Le Passage de la Mer Rouge par Moïse », et qui est exécuté sous l'inspiration d'anciens musiciens d'Egypte. On croit entendre les pas des chevaux, le cliquetis des armes, le flux et le reflux de la mer, le grondement des vagues. L'effet est aussi étrange que saisissant et on ne sait ce qui est le plus étonnant de la composition et du style, ou de l'exécution par deux mains seulement, alors que l'on pourrait croire qu'il faut le concours de deux ou trois pianos, joués à quatre mains, pour produire de pareils effets.

Le chant de M. X... est peut-être plus merveilleux encore que son exécution, car il fait entendre tour à tour une voix d'homme ou de femme. Dans la séance que nous racontons ici, il y eut un duo qui, au dire de l'artiste inspiré, était chanté par Lablache et la Malibran. Moi-même, qui ai eu le privilège d'assister aussi à une séance, je puis affirmer le fait suivant qui est, pour moi, inexplicable : pendant l'espace d'une mesure, ou d'une modulation, j'ai cru distinguer très nettement les deux voix — basse et soprano — en même temps.

Dans la seconde séance, du 5 novembre, la duchesse de Pomar constata le phénomène de la harpe transportée par des mains invisibles dans l'espace, tout en faisant entendre les mélodies les plus ravissantes.

Aux premiers accords du piano, M. X... dit que Gounod était présent et l'on entendit une mélodie sacrée qui était sensée avoir été composée spécialement pour cette occasion. Puis un médium voyant, M^{me} D., affirma voir distinctement la reine Marie Stuart, entourée d'un rayonnement de lumière. Elle était vêtue de blanc et s'approcha de la duchesse de Pomar, lui serra la main à plusieurs reprises. M. X... continuait de jouer du piano et, tout d'un coup, la petite harpe, que les assistants avaient pu voir avant la séance, posée sur le piano, s'enleva en l'air et commença à jouer très doucement. Petit à petit le son augmenta en intensité, la mélodie se compliqua d'arpèges et on aurait cru que plusieurs mains jouaient à la fois. La harpe se balançait, passait d'un côté à l'autre de la chambre, puis frôlait la tête ou les épaules des assistants. Parfois même elle se posait sur leurs genoux et y restait assez longtemps tout en jouant. La duchesse demanda si Marie Stuart était toujours là. Trois coups frappés dans le parquet

dirent oui. Madame D. pria Sapho, esprit familier de ces séances, de jouer quelque chose. Aussitôt on entendit comme une cloche, puis le carillon bien connu des églises de Milan et de Lisbonne.

Sapho, comme toujours, joua sa magnifique complainte sur l'abandon de son amant Phaon. Et, après une danse antique, on perçut très distinctement le bruit des pas cadencés des Esprits qui dansaient devant nous. Soudain la reine Marie Stuart — par l'entremise de M. X... — dit qu'elle voulait chanter et que Sapho l'accompagnerait avec la harpe. On entendit alors à la fois un merveilleux accompagnement au piano, inspiré par Gounod, les arpegges de la harpe flottant dans l'espace, puis une voix de mezzo soprano, d'une beauté remarquable. C'était un trio adorable qui faisait rêver des sphères célestes.

Après le chant, M. X... dit qu'il voyait Henri IV habillé de noir. Le roi désira parler et dit que cette séance était le commencement d'une série de manifestations qui devaient avoir un grand retentissement en Europe. Car les Esprits travaillent par les phénomènes psychiques en vue du relèvement de la spiritualité. Marie Stuart parla aussi de l'harmonie et de l'union qui doivent régner entre tous ceux qui travaillent à cette œuvre. Elle ajouta que ces réunions ne sont nullement l'effet du hasard, mais qu'elles ont été combinées et désirées par eux et que tous doivent les aider dans ce travail.

La harpe joua encore quelques strophes puis se posa doucement sur les genoux de la duchesse de Pomar, et, à chaque question que la duchesse lui adressait, la harpe répondait par un son de cloche, ce qu'elle n'avait jamais fait jusqu'à ce jour.

(*L'Aurore.*)

A. READER.

D'après le compte rendu fait
par le PRINCE WISZNIEWSKI.

Syndicat des Magnétiseurs

Nous recommandons à nos lecteurs les deux derniers numéros du journal de M. Auffinger, LA CHAÎNE MAGNÉTIQUE. Ils trouveront dans le numéro de janvier le récit d'une très intéressante séance et dans le numéro de février celui d'une autre séance scientifico-experimentale également instructive et attrayante. Ce sont là d'heureuses manifestations de la vitalité du SYNDICAT, auquel tous nos vœux sont acquis.

Documents originaux

(Extraits de l'excellente Revue du Dr Dariex, *Annales des Sciences psychiques*).

EXPÉRIENCES DE MILAN

*Notes de M. Charles Richet*¹

En effet, voici comment le phénomène se produit — je l'ai peut-être vu une douzaine de fois : — Eusapia, assise devant la table, en face du côté étroit de cette table, donne la main droite à un des assistants, la main gauche à un autre des assistants. En général dans la plupart des expériences auxquelles j'ai pris part, c'était M. Schiaparelli qui tenait la main droite et moi qui tenais la main gauche. Les autres personnes s'éloignent plus ou moins de la table, de sorte qu'on peut distinguer les deux pieds de la table qui sont loin d'Eusapia, et sinon tout le temps, au moins presque tout le temps les deux pieds de la table qui sont près d'elle, entre lesquels elle a placé ses jambes, ses genoux et ses pieds.

Après quelques mouvements divers, pendant lesquels il y a des soulèvements partiels, tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, la table brusquement est soulevée en l'air des quatre pieds, à une distance du sol peu considérable, environ 8 à 12 centimètres ; dans certains cas, il m'a paru cependant (quand la lumière était nulle ou faible) que ce soulèvement se faisait à une hauteur de 20 à 25 centimètres. C'est d'ailleurs pendant une durée très courte, difficile à apprécier, mais que je croirais volontiers être d'une seconde ou deux secondes tout au plus. Cependant une fois, à la deuxième séance, le soulèvement m'a paru durer trois secondes, avec une sorte de balancement et d'oscillation dans le vide. Il y avait de la lumière dans la pièce.

Cherchons maintenant l'explication du phénomène. Un journaliste italien, M. Torelli, dans des articles assez bruyants qui ont paru dans le *Corriere della sera*, 7, 9 et 11 octobre 1892, déclare, sans pouvoir l'affirmer, que la table se soulève par le fait du mouvement d'un des pieds d'Eusapia. Nous devons donc examiner cette supposition et en faire quelques autres.

A. *La table est soulevée par les mains et des appareils tenus dans les mains.* — C'est là une hypothèse impossible, d'abord parce que les mains d'Eusapia

1. Recommandées à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

sont en pleine lumière. Les manches sont retroussées jusqu'aux coudes et au delà. Aucun appareil n'est sur la table, complètement nue ; les pieds de la table sont aussi sans vis, sans appareils ; je m'en suis assuré à diverses reprises.

De plus, au moment où la table est soulevée, c'est à peine si avec ses mains Eusapia la touche. Elle contracte ses mains avec force dans les mains de ses deux voisins, et elle effleure très légèrement la table. Je me souviens très bien que dans un cas (troisième séance), au moment où la table était soulevée, Eusapia avait quitté la main de son voisin de droite, pour me prendre la main gauche, et qu'alors ma main gauche était entre ses deux mains à elle : une de ses mains par conséquent ne touchait pas la table, et l'autre main, à ce qu'il me semble, la touchait à peine. Il me semble aussi, sans que je puisse l'affirmer, quoique j'en croie être assez assuré, que dans quelques cas la table a été soulevée alors qu'Eusapia avait ses deux mains au-dessus de la table, sans contact avec la table.

Pour l'hypothèse que la table est soulevée par les mains, cela importe assez peu : il est clair que la force musculaire de qui que ce soit est insuffisante à soulever une table par le rebord latéral. C'est impossible, absolument impossible, et il est inutile de s'attarder à cette discussion, d'autant plus, je le répète, que les mains d'Eusapia sont en pleine lumière, à plat sur la table, et la touchant légèrement, ne la touchant qu'à peine, et peut-être parfois ne la touchant pas du tout.

B. La table est soulevée par les genoux. — C'est là encore une hypothèse insoutenable. D'abord, Eusapia est de petite taille, et, quand elle est assise sur sa chaise, elle a ses genoux très loin de la table, à une distance de vingt-cinq à trente centimètres au moins. Mais surtout le contrôle direct peut être fait. J'ai, pour ma part, mis la main sur ses deux genoux, à plat, et, pendant qu'elle me tenait la main droite, je tenais ma main gauche sur ses deux genoux. Pendant toute la deuxième séance, je n'ai pas quitté cette position, et je suis sûr, absolument sûr, que les genoux et les cuisses ne sont pour rien dans le soulèvement de la table.

Ainsi donc, ni les mains, ni les genoux, ni les cuisses ne peuvent soulever la table.

C. La table est soulevée par un des pieds d'Eusapia. — C'est là, à vrai dire, la seule explication

mécanique, rationnelle, qui présente quelque vraisemblance. Et cependant, après de mûres réflexions, elle me paraît peu admissible.

D'abord notons que, pendant toute la durée de l'expérience, chacun des assistants voisins tient un pied ou un des pieds d'Eusapia, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de son pied : par conséquent, elle ne peut mouvoir les pieds, étant ainsi assujettie par les pieds de ses voisins.

Toutefois, il faut bien le reconnaître, cette surveillance est plus ou moins illusoire ; car, à travers la semelle de nos souliers, il nous est impossible de savoir exactement quel pied nous tenons sous le nôtre : est-ce le pied droit d'Eusapia ? est-ce son pied gauche ? et nous ne pouvons absolument pas savoir s'il n'y a pas eu substitution un peu avant le moment où la table s'est soulevée ; puis, quand le soulèvement de la table a eu lieu, le pied d'Eusapia serait revenu à sa place.

Je le répète, le contrôle des pieds d'Eusapia maintenus par les pieds des assistants est un contrôle illusoire.

J'ai voulu alors, dans une autre expérience, procéder autrement, et, après avoir proposé de maintenir les pieds d'Eusapia avec mon pied déchaussé, j'ai finalement essayé de lui tenir les deux pieds avec ma main. Or, dans ce cas, l'expérience a réussi ; et la table a été soulevée des quatre pieds. Je dois dire cependant que ce soulèvement, constaté par M. Schiaparelli et par M. Finzi, n'a pu alors être constaté par moi ; car nous étions dans l'obscurité, et j'étais par terre, occupé à maintenir avec la main, dans la même position, les deux pieds d'Eusapia. J'ai entendu, je crois, la table retomber sur ses quatre pieds, mais je ne l'ai pas vue, puisque l'obscurité était complète.

C'est pour d'autres raisons que je regarde comme peu admissible l'hypothèse qu'un pied d'Eusapia se glisse sous un des pieds de la table et la soulève.

En effet, d'abord, ni M. Torelli, ni moi, ni personne, dans de nombreuses séries d'expériences faites en pleine lumière, n'avons jamais vu de mouvement suspect dans les pieds d'Eusapia. Si elle avait fait cette fraude du soulèvement à l'aide de son pied, il lui aurait fallu une prodigieuse adresse pour se soustraire à des observations réitérées et minutieuses.

Ensuite, qu'on le remarque bien, ainsi que cela se

voit clairement sur les photographies, les genoux en avant, dépassant de beaucoup le plan des deux pieds de la table : il faudrait donc à Eusapia porter fortement le pied en arrière pour aller rechercher le plan de la table, ce faisant elle aurait dû mouvoir vigoureusement un de ses genoux. Eh bien ! dans la deuxième séance, pendant que la table était soulevée à une notable hauteur, et cela à plusieurs reprises, j'avais la main sur les deux genoux, et je n'ai pu constater de mouvement appréciable.

Puis, même à supposer qu'un des pieds d'Eusapia se glisse sous un des pieds de la table pour le soulever, il faut déployer une force musculaire assez grande, très grande même, non seulement dans le pied qui soulève, mais encore dans la main appliquée sur la table qui fait la contre-pression. Or, comme nous l'avons vu, c'est à peine si, très légèrement, une seule des mains d'Eusapia est appliquée sur la surface de la table. Comment concilier ce faible mouvement avec la vigoureuse et puissante contre-pression nécessaire pour soulever par une extrémité une table de 1^m,50 pesant huit kilogrammes ?

Je dois cependant mentionner une expérience qui est un peu contradictoire — au moins en apparence — avec ce que je viens de dire. En effet, M. Finzi et moi, préoccupés de cette hypothèse que la table est soulevée par les pieds d'Eusapia, nous avions, au débuts de la troisième séance, et sans en prévenir Eusapia, pris le parti de choisir chacun un rôle différent. Sans nous occuper des mains, des genoux et de tout le reste du phénomène, nous nous étions donné la tâche de surveiller, chacun de notre côté, un des pieds de la table : M. Finzi le pied de droite, et moi le pied de gauche. C'est à cette simple surveillance que nous avions pris le parti de nous arrêter. La lumière était suffisante ; mais je dois dire que, *dans ces conditions, la table n'a pas été soulevée* ; il y a bien eu les mouvements habituels d'oscillation, mais sans soulèvement complet des quatre pieds.

A vrai dire, je ne crois pas du tout qu'il faille en conclure que le soulèvement est dû à une fraude (consciente ou inconsciente) d'Eusapia. En effet, au dire de tous les expérimentateurs qui se sont occupés d'Eusapia, pour la production d'un phénomène quelconque il faut l'obscurité. Le reste du corps, le reste de la chambre peuvent être à la lumière : le point où la force soulevante inconnue (s'il y en a une)

est appliquée doit être dans l'ombre. C'est une des données du problème, et il me semble que nous devons l'accepter telle quelle, quelque absurde qu'elle nous semble et incommode pour décider pleinement la question de savoir s'il y a ou non supercherie.

Ce qui tend, dans une certaine mesure à me faire admettre cette nécessité de l'ombre, c'est ce que j'ai observé (silencieusement) pendant les première et deuxième séances. J'étais à gauche d'Eusapia ; je tenais sa main gauche ; je tenais avec mon pied son pied, ou ses pieds, et je voyais même dépasser les deux bouts des bottines d'Eusapia par-dessous sa robe. Or, quoique je visse nettement les bouts des bottines, quoique j'eusse la main gauche à plat sur ses genoux immobiles, je voyais (ou je croyais voir) la robe d'Eusapia de gonfler, comme pour se diriger vers le pied gauche de la table, placé fort en arrière des genoux et des pieds d'Eusapia. Il semble que, dans les mouvements d'oscillation préliminaires de la table, d'une part la table eût cherché à se rapprocher de la robe, d'autre part la robe en se gonflant eût cherché à se rapprocher du pied de la table, de manière à l'entourer d'ombre.

A quelque jours de là, je parlai de ce phénomène à M. Chiaia, qui me dit que c'était par ce gonflement de la robe, toujours constaté par lui, que se faisait le soulèvement du quatrième pied de la table. Je mentionne le fait sans y insister ; car il est trop étrange pour que l'observation superficielle que j'en ai faite puisse compter.

Ainsi, pour résumer cette discussion, nécessairement très longue : 1° l'hypothèse d'une machination ou d'une complicité quelconque doit être absolument écartée.

2° L'hypothèse d'un soulèvement par les mains ou les genoux d'Eusapia est également absurde.

3° L'hypothèse d'un soulèvement par les pieds n'est pas absurde. Et peut-être, quelque invraisemblable qu'elle soit, faut-il l'admettre plutôt que le fait absurde d'une table qui se soulève sans une force mécanique quelconque pour l'expliquer. En effet, dans aucun cas je n'ai vu la table soulevée des quatre pieds, alors que les deux pieds d'Eusapia étaient tenus d'une manière irréprochable ou qu'on pouvait voir distinctement, libres de tout contact avec les pieds d'Eusapia, les quatre pieds de la table.

Il faudra cela pour nous faire admettre qu'une table

peut être soulevée en l'air ; mais je croirais volontiers que l'expérience, bien faite, et dans les bonnes conditions que j'indique, pourra réussir ; car je penche à croire que ce ne sont pas les pieds d'Eusapia qui soulèvent la table. Je le crois, mais je n'en suis pas sûr ; et, pour affirmer un fait si bizarre et si absurde, il faut en être vingt fois sûr.

II

Je mentionnerai quelques autres expériences faites en pleine lumière. J'appelle pleine lumière non pas la lumière du grand jour ni la lumière d'une forte lampe, mais une lumière suffisante pour qu'on puisse lire.

C'est d'abord l'expérience de la lévitation (lévitation partielle) qui fut faite dans la deuxième séance. Eusapia était placée sur une balance romaine, assise sur une chaise, et ses deux pieds étaient fortement liés à l'autre par un mouchoir. Un de nous, M. Finzi, s'occupait de la lecture des poids ; M. Schiaparelli et moi nous étions occupés à surveiller les abords de la balance, de manière à être certains qu'Eusapia ne touchait, ni avec les mains, ni avec les pieds, aucun point du sol ou des objets voisins.

Son poids étant de 58 kilogrammes, on mit dans le plateau 500 grammes, de manière à avoir l'équivalence en poids de 50 kilogrammes, puis le curseur fut amené au chiffre 8. A ce moment, l'équilibre de la balance était réalisé. Alors successivement, sans qu'Eusapia déplacât sa chaise, il fallut changer le curseur de place : on l'amena à 6, 4, 2, finalement 0 ; et encore eût-il fallu, pour obtenir l'équilibre, diminuer quelque peu le poids de 500 grammes représentant 50 kilogrammes. Par conséquent, il faut admettre dans cette expérience qu'Eusapia a pu diminuer de 8 kilogrammes.

Nous sommes certains qu'elle n'a rien jeté (après avoir jeté il aurait fallu reprendre pour revenir au poids primitif), qu'elle n'a pris aucun point d'appui nulle part dans les objets voisins ; et enfin le mouvement a été lent, environ 12 à 20 secondes, pour qu'on ne puisse guère supposer un saut, un élanement quelconque, avec le plateau de la balance comme point d'appui.

Cependant cette expérience ne nous a pas paru

décisive. En effet, par le fait même de son principe, dans la balance romaine, ou bascule, le poids peut varier (quoique, il est vrai, dans une limite beaucoup plus restreinte) selon l'endroit par où passe le centre de gravité. En se déplaçant sur le plateau, surtout quand la balance n'est pas très bonne, comme c'était le cas, on peut faire varier notablement son poids.

Aussi a-t-on fait faire une autre balance, consistant en un simple plateau suspendu par les quatre angles. Quelle que soit la position prise sur le plateau, le poids ne change pas. Un appareil graphique construit par M. Finzi permettait de noter la forme du déplacement. Dans la cinquième séance, nous fîmes cette expérience qui sembla assez curieuse, étant données les excellentes conditions expérimentales : M. Schiaparelli et moi nous observions tantôt le haut, tantôt le bas de la balance de manière à être certains qu'Eusapia ne pouvait toucher ni le sol, ni l'échelle entre laquelle on avait suspendu le plateau.

Il y eut certainement — non sans beaucoup de peine — un léger mouvement d'élévation du plateau, mais ce fut peu marqué ; et, quoique le graphique indiquât une diminution notable, durant quinze secondes environ, je n'ose assurer que cette oscillation du graphique ne répond pas au moment où Eusapia, pour avoir plus de force, voulut se faire donner la main par un des assistants, puis le lâcha quelque temps après.

En tout cas, si l'expérience de la lévitation partielle est tentée encore, — et je ne doute pas qu'elle le soit, — il faudra certainement la faire avec cette balance à plateau et non avec une bascule romaine.

Une troisième expérience du même genre fut faite aussi en pleine lumière. Elle me paraît des plus remarquables. Elle eut lieu à la première séance, je crois.

La bascule romaine était placée derrière Eusapia, à environ 25 centimètres des derniers barreaux de sa chaise. J'étais à côté d'elle à gauche, et elle avait mon pied entre ses deux pieds, mon genou entre ses deux genoux. Je lui tenais fortement la main gauche et M. Schiaparelli lui tenait fortement la main droite. Alors, à une contraction énergique de ses deux mains je vis nettement le curseur de la balance (placée, qu'on ne l'oublie pas, à plus de 25 centimètres de son dos) osciller et retomber avec bruit, comme si un objet pesant avait été jeté sur la balance. De fait, comme je m'en assurai, il n'y avait rien.

Le même phénomène recommença une seconde fois, même avec plus de netteté et plus de force. Alors aussitôt, pendant que le curseur était encore oscillant, je dégageai rapidement ma main, et je constatai, en tâtant le sol, en tâtant la balance, qu'il n'y avait entre Eusapia et la bascule ni fil, ni machination, ni attirail d'aucune sorte.

Cette expérience me paraît bien remarquable ; elle a le malheur d'être unique. Si on la réunit aux deux autres expériences de lévitation partielle, on voit qu'elle permet une présomption en faveur de la réalité de ces phénomènes ; mais je n'ose dire une certitude, car en pareille matière ne faut-il pas se méfier de soi-même ?

D'ailleurs, quand j'entreprendrai la discussion générale, j'aurai assurément à reparler de ces expériences.

III

Les expériences de la seconde série furent faites à l'obscurité, et elles ne sont pas moins curieuses que les expériences faites en pleine lumière. Quelques-unes d'entre elles ont même eu lieu à une demi-obscurité, à la lueur faible que donne le verre rouge dont se servent les photographes pour pouvoir observer le développement de leurs clichés.

De même que j'ai divisé les expériences à la lumière en deux groupes (soulèvement de la table, lévitation partielle), de même je diviserai ces expériences à l'obscurité en trois groupes (expériences de contact de la main, expériences d'apparition de la main, expériences de mouvements d'objets).

Les expériences où il y a contact d'une main sont extraordinaires. Alors que tous les assistants se tiennent par la main — et la bonne foi de chacun des assistants n'est pas douteuse, — une des personnes tenant la main droite, une autre la main gauche d'Eusapia, on se sent touché par une main, non visible, puisqu'on est dans l'obscurité.

(A suivre).

Charles RICHER.

PARTIE LITTÉRAIRE

Le Rythme

Quand Lampros à Sophocle enseignait l'harmonie,
Et la lyre et le chant et le nombre des mots,
Il lui disait les bois frissonnants, et les flots
De la mer blanchissante à la plainte infinie,

Le souffle de l'abeille en la saison bénie
Et le vent de la nuit aux éternels sanglots,
Pour qu'il aimât les voix lentes à temps égaux
Et la sombre douceur du mode d'Ionie...

Mais l'éphèbe qu'un joug Mélissa vint frôler :
Mon âme est sur ma lèvre et prête à s'envoler,
Car la forme attirante et le rythme c'est elle !

Le ciel harmonieux ses yeux l'ont reflété,
Elle est comme la mer souriante et cruelle,
Et l'odeur du printemps monte de sa beauté...

PAUL ROUGIER.

Debout !

J'ai vu récompenser toutes les félonies
Et traquer sans merci toutes les loyautés ;
J'ai vu tous les abjects sur le pavois portés
Et tous les valeureux traînés aux gémonies.

J'ai vu les actions nobles toujours honnies
Et la haine aboyer de loin à mes fiertés ;
Aux cailloux des chemins mes pieds se sont heurtés
Et j'ai souffert, sanglant, les pires agonies...

Soit. Je suis un marcheur que rien n'a harassé.
Malgré tous mes revers, je m'en vais, inlassé,
Comme un barde vengeur, au vieux temps héroïque.

Et, quoique le Destin m'accable jusqu'au bout,
Parmi les cœurs meurtris, on me verra stoïque ;
Parmi les dos courbés, on me verra debout !

(*Revue Méridionale* ¹)

PROSPER ESTIEU.

1. *Revue Méridionale*, organe mensuel de la Société Littéraire et Artistique de l'Aude et de l'Escolo Audenco. Carcassonne, rue Victor Hugo, 3.

Revue

La Revue hebdomadaire publie le pénétrant roman de Paul Margueritte, une de ses plus belles œuvres, *Ma grande*.

Bibliographie

Philosophie de Poche, par JEAN MACÉ. Hetzel et Cie.
Prix: 1 fr. 25.

Tout le monde connaît la *Bouchée de pain*, ce délicieux petit livre (sans parler des autres), véritable œuvre de haute science mise à la portée de tout le monde. En voici un tout nouveau, écrit dans le même style attrayant et simple, qui n'appartient qu'à Jean Macé, lequel vient nous parler de la splendide évolution qui conduit mathématiquement l'homme vers ses mystérieuses destinées sous l'œil d'un Dieu inconnu, que personne ne peut ni ne pourra définir.

L'Univers et Dieu. — Le mouvement des astres et des atomes. — Les combinaisons chimiques. — La vie des atomes. — La vie des astres. — Apparition des êtres organiques sur le globe. — L'évolution des organismes terrestres. — Le Règne humain. — Le rôle de l'homme sur son globe. — Noblesse oblige. — Après ? — Le grand Savant.

Tels sont les chapitres de la *Philosophie de Poche*. L'auteur s'enthousiasme devant l'ordre admirable qu'il voit régner partout dans la nature: « Chose merveilleuse, et qui démontre d'une façon bien frappante l'existence d'un plan universel: rien n'est livré au hasard, tout est prévu, posé, calculé et mesuré, dans ces obscures combinaisons chimiques qui s'accomplissent à l'intérieur de tous les corps » (p. 41).

Que répondront Messieurs les matérialistes ? Qu'ils prennent bien garde et pensent à tourner sept fois leur langue, car Jean Macé est un savant, au moins aussi savant qu'eux.

Et à la page 109, après avoir admirablement décrit la grande loi d'évolution: « Voilà, dit-il, des explications qui n'expliquent pas grand'chose, je suis le premier à le reconnaître. La seule explication dont mon esprit puisse se contenter est celle qui répugne si fort aux orgueilleux. Il y a sous tout cela un plan qui se déroule, une poussée irrésistible, préméditée. C'est forcé aussi, de par l'impossibilité de s'en passer ».....

Et page 141: « Je me figure un ignorant, n'ayant jamais entendu parler de la vapeur, qui verrait pour la première fois passer devant lui une locomotive emportant son train à toute vitesse. On rirait de lui s'il allait, sans se soucier de la vapeur qu'il ne voit pas, faire honneur de tout cet entraînement au mécani-

cien et au chauffeur qu'il voit sur la locomotive. Celui-là n'aurait pas le droit d'en rire qui fait honneur de la création organique à l'influence des milieux, à la sélection, à la lutte pour la vie, à l'effort pour l'existence. »

Il n'y a que des citations bien choisies qui peuvent donner l'idée d'un livre, en voici une qui me paraît tout à fait suggestive, page 153 « L'affirmation est facile qu'on ne peut pas contrôler ; mais de quoi sert l'oreiller d'une affirmation à la tête qui lui demande le repos, si elle n'est pas convaincue ? L'innocence a seule le privilège du repos sans preuve, et n'est pas innocent qui veut. Malheur à qui réfléchit, s'il veut dormir.

« Puisque l'homme ne peut plus retirer ses lèvres de la coupe amère de la réflexion, une fois qu'elles s'y sont trempées, il n'a pas d'autre parti à prendre que de la vider courageusement jusqu'au fond. Il est bien forcé de s'avouer que le mystère l'enveloppe de toutes parts, qu'il n'est qu'un atome perdu sur un atome, et que, s'il y tient la place d'honneur, cette place est trop petite dans le plan universel, pour l'autoriser à juger la loi souveraine qui régit tout. Le soldat n'a pas le droit de demander compte du poste où il a été mis, lui non plus. Il a été fait pour le monde, le monde n'a pas été fait pour lui.

« Le plus dur à vaincre est la révolte éperdue de l'idée de justice qui est en nous devant les faits qui la confondent, révolte involontaire dont on ne triompherait pas si nous étions bien sûrs de tout savoir. Mais quoi ! d'où pourrait-elle nous venir, cette idée de justice, s'il n'y avait pas une justice quelque part ? Et comment celle-là pourrait-elle faillir sans se détruire elle-même ? C'est l'impiété suprême d'en nourrir la pensée.

« Quant à l'orgueil impuissant à comprendre, honteux et furieux de son impuissance qui s'érige en justicier de ce qui lui déplaît, se hisse sur un piédestal d'imprécations et de sarcasmes, d'où il jette la désolation dans les âmes faibles, et laisse monter à lui l'encens des sots, son compte n'est pas long à faire. On lui doit la pitié si c'est une maladie, le mépris si c'est une pose. Vil entre tous, celui qui, s'intitulant médecin des âmes, envenime leurs plaies de parti pris, pour se faire un nom. »

Attrapez, les ignorants, les matérialistes et les fourbes !

Il faut lire tous ces beaux passages de la fin, où il est parlé de résignation, d'humilité, de prière, et dire avec lui en terminant : La part de l'homme est assez belle sur cette Terre, pour qu'il puisse en accepter la charge avec honneur.

Mais, moi, je me permettrai d'ajouter deux mots à cet épilogue de Jean Macé, en demandant pardon de ma présomption à ce vieil ami de longue date, que j'ai tant appris à estimer, aimer et admirer ; ces deux mots, les voici : *Quand on en est arrivé là de ses convictions, il n'est plus permis de nier d'abord la possibilité, ensuite la nécessité, à un moment voulu, d'une Révélation d'en Haut.*

RENÉ CAILLIÉ.

Le Merveilleux Scientifique, par J.-P. DURAND (de Gros)
Félix Alcan, éditeur.

M. Durand, membre correspondant de l'Institut, est un savant, mais un savant à l'intelligence ouverte et d'une bonne foi, d'une droiture qui lui gagne immédiatement l'estime et la sympathie. Le manque d'espace ne nous permet pas de parler longuement de ce gros livre que nous venons de recevoir, mais les quelques lignes que nous citons de l'introduction donneront une idée de l'esprit qui y règne. Les voici :

« Parmi les événements scientifiques les plus mémorables de cette fin de siècle, qui compte déjà à son actif des découvertes telles que le téléphone, le phonographe et la poudre sans fumée, l'histoire inscrira certainement, et en première ligne, la conversion de la science officielle au merveilleux. C'est que la grande convertie — j'allais presque dire la grande pécheresse — n'a pas fait les choses à demi : à la thaumaturgie, honnie et conspuée, elle a ouvert tout à coup ses portes à deux battants, et sans rien, mais sans rien exclure de ce que hier encore elle stigmatisait comme le nec plus ultra de l'imposture et de la sottise humaine.

« Le vrai philosophe applaudira à ce revirement, grand acte de courage réparateur, qui vient enrichir le trésor de ce qu'on nomme les connaissances acquises dans des proportions incalculables », etc., etc..

D'ailleurs on jugera complètement ce qu'est ce livre par le contenu de sa table : *Un bout de préface.* —

*Aperçu général. — Le Mesmérisme — Le Braidisme.
— Le Fario-Grimisme. — Occultisme et Spiritisme.*

R. C.

1° *Le Plan astral.* L'Etat de trouble et l'Evolution posthume de l'Etre humain. Prix : 50 cent.

2° *Peut-on envoûter ?* Etude historique, anecdotique et critique sur les plus récents travaux concernant l'envoûtement, avec une reproduction photographique. Brochure par Papus. Chamuel, éditeur, rue de Trévise.

Appréciations de la « Revue Bleue »

Dans l'*Etoile*, M. Jhouney étudie la Kabbale et développe les processions singulières de *Chocmah* et *Binah* d'où pendent, comme on sait, les trente-deux voies de la sagesse et les cinquante portes de l'intelligence. Ces recherches savantes ne doivent pas nous déguiser que l'*Etoile* est surtout un trésor de pensées généreuses, d'une profonde charité et d'une pureté ardente, et il y poind aussi un mâle sentiment des hiérarchies naturelles.

CHARLES MAURRAS.

(*La Revue Bleue* du 27 janvier 1894).

Nécrologie

Une grande âme d'élite vient de quitter la terre. Eugène Nus, l'écrivain éminent, le poète accompli, le phalanstérien dévoué, n'est plus au milieu de ceux qui avaient appris à estimer et aimer ce beau et noble caractère. Spiritualiste de haute volée était ce parfait homme de bien. Il n'a pas eu de peine à quitter cette vie pour un monde meilleur auquel il croyait et qu'il a si bien gagné. Ses amis l'accompagnent par la pensée là où ils savent bien qu'ils le retrouveront un jour, et le saluent du fond du cœur.

R. C.

Nous avons la douleur d'apprendre la mort de *Charles Fauvety*, l'éminent philosophe spiritualiste, cher à tous les défenseurs du renouveau philosophique et religieux, particulièrement apprécié et aimé dans cette Revue.

Il s'est éteint, dans sa quatre-vingt-unième année, à Asnières où il vivait estimé de tous depuis plus de trente ans.

Mêlé au mouvement socialiste qui fut représenté de 1832 à 1851 par le *Phalanstère*, la *Phalange*, la *Démocratie pacifique*; fondateur du *Représentant du peuple*, puis de la *Voix du peuple*, continuée par Proudhon en 1848; co-auteur avec Erdan, Renouvier et quelques autres d'un projet d'*Organisation communale et centrale de la République*, paru en 1851 et plein d'idées justes; ancien collaborateur, vers 1855, de la *Revue* où écrivaient Michelet, Lemonnier, Lemaire, l'abbé Constant, etc., etc... et, plus tard, du journal *les Etats-Unis de l'Europe*, Charles Fauvety avait fondé, en 1866, une revue doctrinale intitulée: la *Solidarité*, qui fut interrompue par la guerre de 1870 et remplacée en 1876 par la *Religion laïque*, devenue depuis 1890, sous la direction de son disciple P. Vêrdad (Lessard, notre frère spirituel) la *Religion Universelle*.

Entre autres ouvrages remarquables, Charles Fauvety en a publié récemment deux, bien connus de nos lecteurs, qui ont pu en trouver ici le compte rendu; l'un est intitulé: *Nouvelle Révélation, la Vie*, dans lequel le philosophe expose une méthode nouvelle de la connaissance; le second c'est *Théonomie*, démonstration scientifique de l'existence de Dieu, cette œuvre de Foi et de raison, de ciel et de lumière.

Charles Fauvety a su aimer et servir la liberté sans cesser d'aimer, de comprendre et de servir Dieu.

A un point de vue original il a travaillé à rétablir l'accord que cherchent à reformer, chacune selon sa méthode, diverses écoles spiritualistes et rénovatrices, l'accord de Dieu et de la Liberté.

Comme cet accord souverain accomplirait le salut des temps modernes et plus généralement de l'humanité, on peut mesurer la perte que nous venons de faire et aussi quelle grande œuvre nous laisse l'apôtre remonté à Dieu.

A. J.

Nous annonçons l'apparition d'un nouvel organe des études psychologiques.

La *Revue Scientifique de l'Occultisme*, qui ne se propose rien moins que de déchirer le voile dont on entoure toutes les pseudo-sciences dites occultes, de dépouiller le surnaturel, de ramener aux simples lois naturelles ce que l'on s'efforce de dénaturer sous des noms étrangers, et publiée sous la direction de MM. G. Démarest et G. Fabius de Champville.

Toutes les communications la concernant doivent être adressées 12, rue Constance, Paris.

« MONSIEUR LE DIRECTEUR DU JOURNAL *L'Etoile*,

« Nous avons l'honneur de vous envoyer les **statuts** du **syndicat des prêtres**, autorisé par M. le Préfet de la Seine, en date du 31 janvier 1894.

« Nous espérons que vous leur ferez bon accueil ; mais, quelle que soit votre appréciation, nous vous supplions d'insérer la note ci jointe.

« Il s'agit d'une **grande œuvre** et les misères à secourir sont bien profondes.

« Les prêtres dans le ministère ne peuvent prendre l'initiative de cette œuvre, vous en devinez facilement la raison. Mais ils nous approuvent et nous encouragent en secret, car il s'agit de leurs frères malheureux, et eux-mêmes peuvent le devenir demain.

« Agréez, Monsieur le Directeur, avec nos remerciements, l'expression de nos sentiments tout dévoués.

« *Le Président du Syndicat.*

« **E. HOUSSAY** (Abbé Julio)

« *Le Secrétaire*

« **F. DUCHATEL**, PRÊTRE

« *Le Trésorier*

« **L. STERLIN**, PRÊTRE »

Syndicat des Prêtres

Siège Social : 56, rue de la Tour, PARIS-PASSY

Les personnes qui s'intéressent au nouveau **Syndicat des Prêtres**, fondé dans le but de procurer un asile aux prêtres et autres personnes de profession religieuse, abandonnés ou sans ressources, peuvent demander les **Statuts** du Syndicat, qui leur seront

expédiés immédiatement contre la somme de un franc, ou plus, en faveur des œuvres du Syndicat.

Le titre « **Syndicat des Prêtres** » pourrait induire en erreur. La lecture des Considérants et des Statuts fera disparaître toute équivoque et vaudra au nouveau Syndicat les sympathies des honnêtes gens de tous les partis et de toutes les religions. En effet le Syndicat accepte dans ses rangs les ministres des divers cultes ¹.

Il y a sur le pavé de Paris des centaines de prêtres tombés au dernier degré de la misère, et quelques-uns descendent jusqu'au vol des vases sacrés dans les églises pour avoir du pain.

L'Archevêque de Paris a l'infirmerie Marie-Thérèse, où il nourrit quelques bons et pieux vieillards; il n'y reçoit pas les prêtres errants ni les prêtres déchus. Il en est de même dans les autres diocèses.

La duchesse de Galliera a donné à Meudon une splendide propriété comme maison de retraite aux Frères de la Doctrine chrétienne, qui sont riches.

Il n'y a rien pour les prêtres abandonnés.

Qu'une âme généreuse et compatissante veuille bien nous donner une modeste maison, la plus grande possible, pour abriter tant d'infortunes. Elle fera une œuvre vraiment grande, vraiment nécessaire.

S'adresser pour tous renseignements, souscriptions, dons en nature, à M. Sterlin, 109, Grand-Rue, à Nogent-sur-Marne (Seine).

L'Etoile applaudit à l'œuvre courageuse et providentielle du Syndicat des Prêtres. Elle ouvre dans ses colonnes une souscription en faveur de cette œuvre, espérant que son exemple sera imité dans la presse progressiste.

Souscription en faveur du Syndicat des Prêtres.

A. JHONEY.....	50 fr.
René CAILLIÉ.....	5 fr.

1. Nous comptons publier prochainement les Statuts du Syndicat des Prêtres.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP E. ARRAULT ET C^{ie}.